



# Un An Pour Nous

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Pièce n°01 : Notification de renvoi imminent	5
Chapitre 2 : Pièce n°02 : Relevé de fortune consolidé	10
Chapitre 3 : Pièce n°03 : Contrat de mariage sous seing privé	14
Chapitre 4 : Pièce n°04 : Rapport d'enquête de voisinage n°1	18
Chapitre 5 : Pièce n°05 : Photographies de la cérémonie civile	23
Chapitre 6 : Pièce n°06 : Questionnaire de cohabitation (OCPM)	26
Chapitre 7 : Pièce n°07 : Menu du dîner de charité des Laboratoires V.	32
Chapitre 8 : Pièce n°08 : Note interne - Protocole expérimental Z-42	37
Chapitre 9 : Pièce n°09 : Relevé de surveillance téléphonique	41
Chapitre 10 : Pièce n°10 : Monologue de l'insurrection	48
Chapitre 11 : Pièce n°11 : Courriel d'Éléonore à son conseil juridique	53
Chapitre 12 : Pièce n°12 : Rapport médical - Effets indésirables	60
Chapitre 13 : Pièce n°13 : Enregistrement audio d'une dispute	64
Chapitre 14 : Pièce n°14 : Formulaire de dénonciation anonyme	68
Chapitre 15 : Pièce n°15 : Déclaration fiscale commune	74
Chapitre 16 : Pièce n°16 : Procès-verbal d'audition contradictoire	78
Chapitre 17 : Pièce n°17 : Témoignage d'un lanceur d'alerte	83
Chapitre 18 : Pièce n°18 : Lettre de rupture d'Éléonore	87
Chapitre 19 : Pièce n°19 : Avis de perquisition	92
Chapitre 20 : Pièce n°20 : Arrêté de déchéance de nationalité	98

Chapitre 21 : Pièce n°21 : Le Suicide Social	103
Chapitre 22 : Pièce n°22 : Billet de train aller-simple	107

# Chapitre 1

## Pièce n°01 : Notification de renvoi imminent

**\*\*PIÈCE N°01 : NOTIFICATION DE RENVOI IMMINENT\*\***

**\*\*DATE : 14 NOVEMBRE\*\***

**\*\*DESTINATAIRE : SANA AL-SAYYED\*\***

**\*\*OBJET : DÉCISION NÉGATIVE DÉFINITIVE – OBLIGATION DE QUITTER  
LE TERRITOIRE SUISSE\*\***

\*« En application de l'article 64 de la Loi fédérale sur les étrangers, votre demande de titre de séjour est rejetée. Un délai de trente jours vous est imparti pour quitter le territoire. Tout recours est dépourvu d'effet suspensif. »\*

Le papier était d'un blanc trop pur, d'un blanc qui blesse. Sous mes doigts tremblants, le grain de la feuille présentait une régularité insultante, une texture administrative sans âme qui contrastait violemment avec la rugosité de ma propre existence. Dans cette chambre d'étudiante où l'odeur du thé à la menthe — un reste de souvenir, une tentative désespérée de recréer un ailleurs — luttait contre l'humidité persistante des murs genevois, je fixais ces mots.

\*« Renvoi imminent. »\*

En tant que linguiste, j'ai toujours cru que les mots étaient des ponts. J'ai passé ma vie à décortiquer les racines, à débusquer les non-dits derrière les syntaxes, à traduire le silence des autres. Mais ici, dans l'ombre de ma chambre de la rue de Berne, les mots étaient des lames de rasoir. Ils ne communiquaient pas, ils tranchaient. Ils ne décrivaient pas une réalité, ils l'anéantissaient.

Genève, au-dehors, ne se souciait pas de mon vertige. Par la fenêtre étroite, j'entendais le murmure lointain de la ville, ce ronronnement de luxe et de discrétion. Une ville de marbre et de banques, où la neutralité n'était qu'un autre nom pour l'absence de cœur. Je portai à mes narines une fiole d'huile de jasmin. L'odeur monta, violente, sucrée, presque douloureuse. C'était le parfum de ma mère, l'odeur de la sécurité. Et là, dans le froid gris de novembre, cette effluve semblait me rappeler que l'exil est une perte de repères sensoriels.

Le téléphone vibra. Maître Kessler.

— Le système se referme, Sana, murmura-t-il. Ils ont transformé l'humain en une équation comptable. Il reste une option. Une alliance stratégique.

Un mariage. Le mot flotta dans l'air, lourd de tout ce qu'il représentait de sacré et de bafoué.

— Un client du cabinet, poursuivit Kessler. Il s'appelle Adrien De Valmont. C'est un homme... en apparence désertique. Une forteresse de verre. Il a besoin d'une image de stabilité pour son conseil d'administration. Un an, Sana. Un an pour sauver votre vie.

\*\*\*

Le lendemain, l'étude de Maître Kessler baignait dans une lumière crue. Adrien était déjà là. Une silhouette découpée à contre-jour, figée dans une élégance mélancolique. Lorsqu'il se retourna, son visage d'une beauté hiératique me frappa, mais c'est sa voix qui ancrà l'instant : un timbre de bronze, une vibration sourde qui résonna jusque dans mon diaphragme.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-il.

Le moment de la signature arriva plus vite que je ne l'aurais cru. Adrien sortit un stylo

plume en or et signa d'une griffe nerveuse avant de me le tendre.

Le métal était chaud de sa propre chaleur corporelle. Ce simple transfert d'objet fut un choc sensoriel. Je ne pris pas seulement le stylo, je pris une part de sa fièvre. La chaleur de sa peau, transmise par l'or du stylo, remonta le long de mon bras, une décharge électrique qui vint mourir au creux de mon ventre. Je signai, liant ma syntaxe à la sienne.

— Ma mère nous attend pour dîner, déclara-t-il. C'est la première épreuve de notre... traduction.

\*\*\*

La propriété des De Valmont était un manifeste de pouvoir. À l'intérieur, Éléonore de Valmont nous attendait. Elle était l'incarnation de l'ordre, vêtue d'une soie bleu nuit qui semblait plus rigide qu'une armure. Pourtant, alors qu'elle portait sa tasse de porcelaine à ses lèvres, je remarquai un détail : une main qui tremblait très légèrement, une fragilité de cristal qui démentait sa sévérité. Son parfum sentait le lys et la solitude coûteuse.

— Alors, Sana, dit-elle d'une voix qui avait la texture du papier de verre fin. Adrien me dit que vous êtes experte en mots. Est-ce l'amour ou la grammaire qui vous amène à nous ?

— L'un est souvent la structure de l'autre, Madame, répondis-je en tenant son regard. On ne peut pas habiter une langue sans en accepter les irrégularités.

Adrien posa sa main sur la mienne, au-dessus de la nappe immaculée. Un geste pour la galerie, pensai-je, mais ses doigts se serrèrent avec une force presque implorante. Sous la table, nos genoux se frôlèrent, une proximité forcée qui rendait chaque bouchée de ce dîner mondain étouffante de tension.

\*\*\*

Le trajet du retour se fit dans un silence de cathédrale. Dans l'habitacle de la berline, l'odeur du cèdre et du cuir neuf créait une bulle d'intimité troublante. Adrien conduisait avec une précision chirurgicale, mais ses mâchoires contractées trahissaient une lutte intérieure.

Juste avant que je ne descende, devant mon immeuble lépreux qui semblait hurler ma misère face à son luxe, il coupa le contact. Il se tourna vers moi. Dans l'obscurité, ses yeux n'étaient plus bleu acier. Ils étaient d'un bleu qui implore sans le savoir, une faille béante dans son armure de glace. Pendant un instant, le masque tomba. Il y avait en lui une vulnérabilité pure, un appel au secours muet que j'aurais pu traduire par un seul mot : *\*besoin\**.

— À demain, Sana, murmura-t-il, sa voix redevenue sourde.

Je sortis, emportant avec moi l'odeur de son parfum et le souvenir de cette fissure.

\*\*\*

**\*\*Dossier n° 24-09/AS-CH\*\***

**\*\*PIÈCE N° 02 : RAPPORT DE SURVEILLANCE PRÉLIMINAIRE\*\***

**\*\*Agent :\*\* X-42, Brigade de surveillance des mariages de complaisance.**

**\*\*Date :\*\* 15 novembre, 23h12.**

**\*\*Lieu :\*\* Rue de Berne, Genève.**

**\*\*Observations :\*\***

Le sujet A (Adrien V. de la B.) a déposé le sujet B (Sana M.) à son domicile. Temps d'arrêt moteur : 04 minutes et 12 secondes. Aucun contact physique n'a été observé

lors de la sortie du véhicule, cependant, le sujet A est resté immobile à observer l'entrée du bâtiment pendant une durée prolongée après la fermeture de la porte principale. L'écart socio-économique est confirmé comme critique.

**\*\*Note administrative : \*\*** La simulation d'un lien affectif semble avoir été travaillée. L'interrogatoire séparé prévu à l'Office de la Population devra se concentrer sur les détails chronologiques de leur prétendue rencontre initiale. Risque de fraude : Élevé.

**\*\*Recommandation : \*\*** Surveillance technique du domicile du sujet B activée dès 06h00.

## Chapitre 2

### Pièce n°02 : Relevé de fortune consolidé

L'air, dans le bureau d'Adrien, possédait cette odeur particulière des lieux où l'on décide du sort du monde sans jamais hausser le ton : un mélange de papier de chiffon, de cire d'abeille ancienne et du parfum froid, presque métallique, de la climatisation réglée au degré près. Derrière les hautes fenêtres à petits carreaux de la banque privée familiale, le Jet d'Eau de Genève déchirait le ciel d'un bleu d'hiver, colonne de cristal liquide s'effondrant sur elle-même dans un fracas que le triple vitrage transformait en un silence feutré.

Adrien observait la ville. Pour lui, Genève n'était pas une cité, mais un échiquier de marbre où chaque passant semblait lesté par le poids de secrets trop lourds pour être portés seuls. Il se sentait, lui aussi, lesté. Non par un secret, mais par une absence de désir, une paresthésie de l'âme qui transformait chaque seconde en une donnée comptable. À trente-six ans, son corps était une machine parfaitement entretenue, vêtue de cachemire gris, mais son intériorité ressemblait à ces appartements témoins des nouveaux quartiers de la Praille : impeccables, luxueux, et désespérément vides d'habitants. Il était l'héritier d'un empire, le gardien d'une lignée qui avait transformé la souffrance d'autrui en dividendes de la douleur, et pourtant, aucune molécule de leur catalogue ne semblait capable de soigner le vide qui lui rongait le cœur.

Un bruit de pas, sec, rythmé comme une sentence, résonna sur le parquet en point de Hongrie. L'odeur le précéda : un sillage de \*Mitsouko\*, ce parfum de Guerlain que sa mère portait comme une armure, une fragrance de mousse de chêne et de pêche épicée associée à jamais à l'idée du devoir.

— Tu n'as pas signé le relevé de fortune, Adrien.

La voix d'Éléonore était une lame de soie. Elle se tenait debout près de la table de réunion en acajou, une main posée sur le dossier en cuir de la Pièce n°02. Elle ne regardait pas son fils ; elle scrutait le garant des Laboratoires V., le chaînon manquant d'une transaction à plusieurs milliards.

— Le conseil d'administration s'impatiente, poursuivit-elle, ses yeux d'un bleu acier balayant les documents. La fusion dépend de ta capacité à incarner la continuité. Les investisseurs n'achètent pas seulement des brevets, Adrien. Ils achètent une image. Celle d'une famille solide. Tu es une ombre célibataire, et aux yeux du monde, une ombre célibataire est une ombre instable.

Adrien se tourna lentement. Il voyait l'audit du cœur que sa mère menait en temps réel.

— Nous avons besoin que tu te maries. Dans l'année, trancha-t-elle. Je ne te parle pas d'amour. L'amour est un effet secondaire, souvent indésirable, qui brouille le jugement. Le Dr. Arnault a une fille délicieuse, ou peut-être les Von Steiger...

— Je ne veux pas d'une Von Steiger, murmura-t-il, sentant un fourmillement de révolte au bout de ses doigts. Il me faut quelqu'un qui ne vienne pas de notre monde. Quelqu'un qui ait besoin de moi autant que j'ai besoin de cette signature. Un contrat, mère. Je choisirai l'outil de mon propre sauvetage.

Éléonore fronça les sourcils, un pli de mécontentement marquant son front parfaitement lisse. Elle n'aimait pas l'imprévisible, mais elle aimait le résultat.

— Tu as six mois pour nous présenter cette personne. Après cela, le conseil prendra ses dispositions. Et Adrien... assure-toi qu'elle sache porter des perles. La charité a ses limites, la décence n'en a aucune.

Le claquement de la porte laissa un vide immense. Adrien resta seul dans l'opulence feutrée, mais déjà, le visage de Sana, croisé dans l'ombre des couloirs administratifs de la cité internationale, hantait ses pensées. Elle était le bruit, la vie brute, l'antithèse de ce bureau de verre.

Le lendemain, la rencontre fut organisée sous le prétexte d'une validation de dossier pour l'Office de la Population. Dans la salle de conférence "Mirabeau", l'air était saturé de tension. Lorsque Sana entra, le luxe de la banque parut soudain vulgaire. Elle n'apportait aucune parure, seulement une odeur de pluie, de safran et de papier ancien. Leurs regards se croisèrent, et pour Adrien, ce fut comme si le temps se dilatait, transformant l'administration en un théâtre d'ombres.

Au moment où leurs doigts se rencontrèrent sur le grain glacé du formulaire pour parapher l'engagement de vie commune, l'univers d'Adrien se contracta. Ce n'était pas un simple frôlement ; c'était une collision. La chaleur de Sana n'était pas celle, diffuse, d'un corps dans une pièce, mais une brûlure localisée, un point de feu qui semblait dévorer le cachemire de sa propre éducation. Il perçut, sous la pulpe de son index, le galop désordonné du pouls de la jeune femme. C'était un battement sauvage, une ponctuation de vie dans la grammaire morte de l'administration. À cet instant, le Relevé de fortune consolidé ne fut plus qu'un rectangle de papier jauni, sans valeur face à l'or battant de ce sang qui cognait contre sa propre peau.

— Monsieur V., demanda l'avocat, pour le dossier, nous avons besoin d'un détail sensoriel sur votre rencontre. Quelque chose qui ne s'invente pas.

Adrien ne quitta pas Sana des yeux.

— C'était le parfum du jasmin, commença-t-il, sa voix devenant plus profonde. Un soir de pluie, là où l'air devient si lourd qu'il semble vouloir nous étouffer. Elle portait un foulard qui glissait, et quand elle a parlé, ce n'était pas pour dire quelque chose d'important, mais pour remplir le silence qui nous séparait. C'est ce silence que j'ai

aimé en premier.

Sana baissa les yeux, une rougeur envahissant ses joues. Elle sentait que l'homme anesthésié était en train de s'éveiller, et que cet éveil était un risque réel. Une fois la séance levée, elle l'arrêta dans le hall, loin de l'oreille d'Éléonore.

— C'est un jeu très dangereux que nous jouons, Adrien, murmura-t-elle avec une gravité qui n'appartenait qu'à elle. Vos mots sont comme des pièges. Vous parlez si bien du silence qu'on finit par croire qu'il est réel. Mon visage dit que je ne sais pas nager, Monsieur V.

— Alors nous apprendrons ensemble, Sana.

Elle posa sa main sur son bras, un contact léger mais définitif. C'était une alliance secrète conclue sous l'œil des caméras de surveillance. Adrien la regarda s'éloigner dans la foule genevoise, sa silhouette se fondant parmi les passants pressés. Il resta là, immobile, tandis que le froid de la rue commençait à s'engouffrer dans le hall de la banque. Il se sentait étrangement vide, et en même temps, plein d'une énergie nouvelle, dévastatrice.

Le Relevé de fortune consolidé était resté sur la table là-haut, vestige d'un monde qui n'avait plus de prise sur lui. Il savait que sa véritable richesse ne se comptait plus en francs suisses, mais en frissons de la peau et en cet espoir fou de voir le jasmin fleurir dans le regard d'une femme qui n'avait rien, mais qui lui donnait déjà tout.

Il se retourna pour affronter la suite, mais il n'était plus le même homme. L'anesthésie était finie. La douleur commençait. Et avec elle, la vie, magnifique et terrifiante. Sous son veston de luxe, son cœur battait désormais un autre rythme. Celui de l'insurrection. Celui de l'amour.

# Chapitre 3

## Pièce n°03 : Contrat de mariage sous seing privé

Le gris de Genève n'est pas une couleur, c'est un état d'âme. Ce matin-là, sur la plaine de Plainpalais, il pesait comme une chape de plomb liquide, s'infiltrant sous les cols des manteaux et s'accrochant aux cils comme une rosée de tristesse. Dans le café « Le Refuge », un établissement aux boiseries mangées par le temps et à l'odeur réconfortante de marc de café et de laine humide, Sana attendait. Elle s'était installée au fond, cherchant dans l'ombre une protection que son statut ne lui accordait plus.

Elle fixa ses mains d'interprète, fines et habituées à sculpter le vide. Pour tromper l'attente, elle triturait une mèche rebelle de ses cheveux sombres et finissait par mordre sa lèvre inférieure jusqu'à ce que le goût ferreux du sang réveille ses sens. Sous la table, ses doigts froissaient le coin d'un mouchoir en dentelle, vestige d'une vie où le coton avait le parfum du jasmin et non celui, métallique, des couloirs de l'administration.

La porte s'ouvrit sur une bourrasque de vent aigre. Sana le sentit avant de le voir. Un sillage de vétiver boisé et de pressing impeccable, une présence discordante dans ce quartier de brocanteurs. Adrien entra, son manteau de cachemire sombre boutonné comme une armure. Pourtant, dès qu'il s'assit, il porta la main à son col, desserrant sa cravate de soie avec une hâte nerveuse, comme si l'étoffe était une main cherchant à l'étrangler. Il semblait en apnée, le buste rigide, prisonnier d'une vulnérabilité qu'il tentait de noyer sous une morgue de banquier.

— Merci d'être venue, dit-il.

Sa voix n'était plus le violoncelle poli des présentations officielles ; c'était le velours

d'une note de basse, strié par le craquement d'une banquise qui se fend. Sana ne répondit pas. Elle était hypnotisée par le battement frénétique de ses cils et par la courbe d'une veine bleue qui pulsait sur son poignet, juste à la limite de sa manchette blanche. Ce détail charnel, presque indécent dans sa précision, rendait l'homme réel.

— Nous n'avons pas vraiment le choix, murmura-t-elle.

Sa propre voix était une caresse de soie sur une plaie ouverte. Adrien tressaillit. Il sortit de sa mallette une chemise cartonnée d'un bleu administratif glacial. À l'intérieur, le papier brillait d'une blancheur offensive.

— Le contrat, dit-il. Un an. Une cohabitation de façade. Une compensation financière. À la fin, la naturalisation pour vous, et la paix familiale pour moi.

Sana ressentit une pointe d'amertume. Il parlait de son avenir comme d'une transaction boursière. Elle se pencha vers lui, et la chaleur de son corps l'agressa, une radiation thermique qui brisait la fraîcheur de la salle.

— Vous parlez de chiffres, Adrien. Mais ce papier exige le simulacre de toute une vie. Nous allons devoir mentir sur la couleur de nos draps, sur la façon dont nous nous frôlons dans le couloir.

Adrien posa ses mains à plat sur la table. Ses jointures étaient blanches.

— Je sais ce que c'est que de mentir, Sana. Je le fais depuis que je suis né. Ma famille n'aime pas les êtres humains, elle aime les fonctions. Ce contrat est la chose la plus honnête que j'aie faite depuis des années.

Sana fut frappée par la tristesse infinie de cette confession. Derrière l'héritier, elle devinait un enfant enfermé dans une cage dorée. Elle éprouva l'impulsion insupportable de poser sa main sur la sienne, juste pour vérifier s'il était fait de chair

ou de verre.

Il fit glisser le document vers elle avec un stylo plume en argent. L'objet pesait une tonne.

— Lisez la clause 4.2, précisa-t-il, cherchant à reprendre le contrôle. Elle stipule que toute démonstration d'affection en public doit être "crédible mais mesurée".

Sana laissa échapper un rire triste.

— "Crédible mais mesurée". Vous voulez que j'étudie la fréquence de vos battements de cils pour savoir quand poser ma tête sur votre épaule ? La spontanéité ne s'achète pas, Adrien. Elle s'invente dans la douleur.

Alors qu'elle s'apprêtait à signer, il posa soudain sa main sur le papier, l'empêchant de continuer. Le contact ne fut pas direct, mais la proximité de sa peau fit frissonner Sana. Il la regardait avec une intensité nouvelle, une supplication muette.

— Pourquoi moi, Sana ? Vous pourriez trouver quelqu'un de moins... gelé.

Son cœur cogna contre ses côtes. Elle perçut la fissure définitive dans son masque.

— Parce que dans votre froideur, il y a une honnêteté que les autres n'ont pas. Vous êtes un homme qui se noie et qui cherche une main à agripper. Et moi, je suis une ombre qui cherche une place au soleil, même artificiel.

Le silence qui suivit fut d'une densité étouffante. Sana signa. L'encre noire s'étala sur la page comme une tache de nuit. Elle ressentit un vertige, celui d'un saut dans l'abîme. Adrien reprit le stylo. Sa signature fut rapide, heurtée.

— Voilà, dit-il avec une solennité funèbre. Vous êtes officiellement ma future épouse.

Le mot flotta entre eux, lourd de sens charnels — des secrets murmurés, le poids d'un corps contre un autre. Adrien se leva brusquement, comme si l'air de la pièce était devenu trop riche pour ses poumons.

— Je vous ferai parvenir les clés de l'appartement de Cognac. Ma mère organisera un dîner. Soyez prête.

— Je serai la femme que votre empire exige, répondit Sana. Mais ne vous étonnez pas si, sous le masque, vous découvrez que j'ai une âme.

Il s'arrêta à la porte, ses épaules s'affaissant légèrement.

— C'est justement ce qui me fait le plus peur, murmura-t-il avant de disparaître dans la grisaille.

Sana resta seule. Elle but une gorgée de son café désormais glacé, savourant l'amertume. Elle sentait sur sa peau l'empreinte invisible de sa présence, une chaleur résiduelle qui refusait de s'éteindre. Derrière les clauses juridiques, une bataille commençait. Elle ferait de ce mariage une insurrection intime. Car au fond d'elle, là où les mots ne sont plus que des battements de cœur, elle comprenait que ce contrat n'était pas une fin. C'était l'attente insupportable d'un premier baiser dans un monde de glace.

# Chapitre 4

## Pièce n°04 : Rapport d'enquête de voisinage n°1

Le silence du 12, Quai Gustave-Ador n'était pas une absence de bruit, c'était une matière dense, un velours lourd étouffant jusqu'aux battements de mon propre cœur. En franchissant le seuil, j'eus l'impression d'entrer dans une cathédrale de verre et de marbre dédiée à l'oubli. Ici, l'air sature de cèdre, de cire ancienne et de cette odeur métallique de l'argent qui dort.

Chaque pas que je faisais sur le parquet en point de Hongrie résonnait avec une netteté agressive, le claquement de mes talons sur le bois nu marquant mon intrusion dans sa solitude. Adrien se tenait dans l'entrée, sentinelle rigide découpée par la lumière crue de novembre. Son pull en cachemire bleu marine semblait d'une douceur insultante pour la rudesse de ses traits.

— Vos bagages sont déjà dans la chambre, dit-il.

Sa voix était un murmure de violoncelle, grave et feutré, dépourvu de cette vibration qui trahit l'émotion. C'est une voix qui énonce, qui ne demande jamais. Je serrai la poignée de mon sac, le cuir usé contre ma paume comme un dernier lien avec ma liberté d'être invisible.

— Nous devons « habiter » cet espace, Sana, reprit-il. Le désordre, c'est la vie, paraît-il.

Il prononça le mot « vie » comme une langue étrangère dont il ne maîtriserait pas l'accent. Je m'avançai vers le salon où tout était symétrie. Les canapés en lin gris s'affrontaient avec une précision millimétrée. Aucune photo, aucun souvenir, aucune

de ces poussières d'existence qui disent : \*quelqu'un a aimé ici\*.

— Alors, créons du désordre, murmurai-je.

Je déballai mon premier carton. Un vieux châle en laine, une bougie à la fleur d'oranger — le parfum de ma mère. Lorsque j'allumai la mèche, l'odeur du sud et de la terre cuite heurta frontalement la froideur helvétique des murs gris perle. Adrien fronça les sourcils. Ses narines frémissaient.

— C'est une maison, Adrien. Pas un coffre-fort.

Je m'approchai pour poser mes livres de poésie sur l'étagère. Ma main frôla la sienne. Ce ne fut pas un choc électrique, mais une erreur de ponctuation dans un récit trop bien huilé ; un phonème inconnu qui faisait vibrer ses cordes vocales. Sa peau était brûlante. Contrairement à son regard, ses mains ne mentaient pas.

— Vous tremblez, observa-t-il.

— C'est le poids du mensonge. Il est plus lourd que mes valises.

Il détourna les yeux. Dans ce monde de banques privées, la vérité était une impolitesse. Nous passâmes l'heure suivante à mettre en scène notre intimité factice. Mes chaussures de toile fatiguées à côté de ses Richelieu en cuir verni. Dans la salle de bain, il me tendit un verre en cristal pour ma brosse à dents. Le bruit de l'eau créait une bulle autour de nous.

— Ils vérifieront si les serviettes sont humides, dit-il, l'ombre d'un sourire amer au coin des lèvres. Le canton de Genève n'aime pas les lits froids.

— Et le vôtre ? Est-il froid ?

La question resta suspendue entre les miroirs embués. Il ne répondit pas. Je sortis un cadre photo : moi, de dos, regardant la mer.

— Où allons-nous mettre nos souvenirs communs ? Ceux que nous n'avons pas ?

— J'ai fait préparer des photos, répondit-il en ouvrant un tiroir.

Des tirages professionnels. Nous, au Jardin Anglais. Nous, devant le Palais des Nations. Sur l'un d'eux, il me regardait avec une soif que je ne lui connaissais pas. Je remarquai alors une cicatrice fine sur son index gauche. Une petite marque blanche en forme de croissant de lune.

— Comment vous êtes-vous fait ça ?

Il rétracta sa main.

— Un souvenir d'enfance. Rien.

— Les erreurs sont les seules choses qui nous appartiennent vraiment ici, Adrien. Cette cicatrice... elle est à vous.

Il se figea. Sous l'étoffe du pull, je vis le mouvement saccadé de sa cage thoracique.

— Vous ne devriez pas essayer de me lire, Sana. Vous risqueriez de ne trouver qu'un vide immense.

— Le vide ne fait pas battre le cœur aussi vite.

Soudain, son téléphone vibra. Son visage reprit sa pâleur de marbre.

— C'est ma mère. Elle arrive.

Éléonore de la Tour n'entra pas, elle annexa le territoire. Sa silhouette en tailleur gris perle se fondait dans les murs. Ses yeux balayèrent la pièce, s'arrêtant sur la bougie, puis sur nos mains que nous avons jointes par réflexe.

— Adrien, dit-elle d'une voix qui était un scalpel de cristal. L'air est lourd. Tu devrais ouvrir les fenêtres. Les odeurs de... basse-cour... ne conviennent pas à cet appartement.

Elle me fixa comme un formulaire mal rempli qu'elle s'apprêtait à déchirer.

— Alors, c'est donc vous. La femme qui a besoin de nous.

Je sentis la main d'Adrien serrer la mienne. Ce n'était plus pour la galerie. C'était un soutien, une fissure dans l'empire de la Tour. Je redressai le menton.

— C'est moi, Madame. Mais le besoin est une chose qui change souvent de camp.

Le silence qui suivit fut plus éloquent que n'importe quel rapport de l'Office des migrations. Éléonore finit par repartir, emportant son sillage de Chanel N°5, laissant derrière elle un vide encore plus pesant. Adrien ne lâcha pas ma main. Nous étions seuls, debout sur le tapis épais qui étouffait désormais nos pas, transformant l'appartement en un refuge feutré.

— Elle ne reviendra pas ce soir, murmura-t-il.

Sa voix était descendue d'une octave. Il me guida vers la chambre. Sur la table de nuit, un bouquet de pivoines explosait en nuances de rose et de blanc.

— Je n'ai jamais eu de fleurs ici avant vous, dit-il simplement.

L'aveu était plus dévastateur qu'un long discours. Il s'assit sur le bord du lit, sa silhouette cassée par la fatigue de l'imposture. Je m'approchai, mes doigts effleurant son épaule. La raideur de son corps se brisa sous mon toucher.

— On ne simule pas une arythmie, Adrien. Votre pouls est la seule vérité que votre mère ne peut pas acheter.

Il leva les yeux vers moi. Ce n'était plus l'homme d'affaires, mais un exilé de l'intérieur cherchant une patrie dans mon regard. Il attira ma main contre sa joue, fermant les yeux.

— Apprenez-moi, souffla-t-il. Apprenez-moi à ne plus être un automate.

Je m'allongeai à ses côtés, le contact de nos corps créant une zone de chaleur dans la pénombre parfumée aux pivoines. Nous ne bougions plus, écoutant le vent faire vibrer les vitres contre le Jet d'eau. La mise en scène s'effaçait derrière une réalité charnelle que nous n'avions pas prévue au contrat. Dans la douceur des draps, nous étions deux révoltés trouvant un asile l'un dans l'autre.

Mais alors que le sommeil commençait à nous envelopper, une pensée froide me traversa. Demain, à l'aube, la lumière crue de l'administration remplacerait la pénombre de cette chambre. L'inspecteur Vogel frapperait à la porte, et nous devrions passer de la chaleur des draps à l'interrogatoire glacé d'une lampe de bureau. La nuit était notre seul territoire libre. Et elle touchait déjà à sa fin.

# Chapitre 5

## Pièce n°05 : Photographies de la cérémonie civile

L'air de la salle des mariages de l'Hôtel de Ville de Genève possédait l'odeur de l'éternité poussiéreuse et du papier timbré. C'était un parfum de cire ancienne, de bois de chêne poli par des siècles de serments et cette pointe d'ozone que laissent derrière elles les administrations froides. Sous mes doigts, la soie écrue de ma robe — une armure de dignité choisie par Éléonore — me semblait glaciale. Chaque mouvement du tissu produisait un froissement discret, un murmure de papier de soie qui, dans ce silence de plomb, résonnait comme un aveu de culpabilité.

À ma droite, Adrien était une statue de granit taillée dans un costume de laine sombre. Il dégageait une chaleur intermittente, celle d'un moteur que l'on vient d'éteindre. Je ne levais pas les yeux vers lui, préférant fixer ses mains. Des mains d'héritier, impeccables, mais dont je remarquai le léger tressaillement de l'index contre le bois du dossier. Ce n'était pas l'immobilité de la pierre, c'était celle d'un homme qui réprime une envie de fuir. Je percevais son parfum : un mélange de vétiver amer et de métal, l'odeur clinique de ceux qui se protègent des averses émotionnelles.

Dans mon esprit de traductrice, je convertissais le silence de l'assemblée en une litanie de condamnations. Je lisais dans l'immobilité des visages de la haute finance genevoise une syntaxe de mépris. Le silence n'était pas un vide, c'était un texte complexe : \*« Regardez l'intruse déguisée en épouse. »\* Éléonore, au premier rang, ne siégeait pas, elle régnait. Son parfum de lavande poivrée et de cuir créait une zone d'exclusion où aucune émotion ne pouvait survivre. Pour elle, ce mariage n'était qu'un point-virgule entre deux fusions-acquisitions.

— Monsieur Adrien de Valmont, consentez-vous à prendre pour épouse... ?

La voix de l'officier était monocorde, le son d'un tampon encreur frappant une feuille de papier. Adrien marqua une pause. Dans ce court laps de temps, j'entendis le tic-tac de la pendule murale et le soupir imperceptible de sa mère. Adrien tourna la tête vers moi, son regard glissant sur ma nuque comme une brûlure invisible.

— Je le veux.

Ce ne fut pas une promesse, ce fut un impact. Une note de basse qui fit vibrer le cristal des lustres et la soie de ma robe. À cet instant, il n'était plus l'Héritier de Valmont ; il était l'homme qui acceptait de se noyer avec moi.

— Mademoiselle Sana... consentez-vous... ?

Ma gorge se noua. Je voyais dans le reflet du miroir doré derrière l'officier une femme pâle dont les yeux étaient des lacs de terreur. Je pensais aux dossiers, aux rapports de surveillance, à tout ce système qui voulait faire de moi le « Sujet B ». Mon « Je le veux » fut un souffle, un fil de soie prêt à rompre, mais il portait ma propre déclaration de guerre.

Le stylo-plume d'argent était lourd. Lorsque je signai mon nom, l'encre noire se répandit sur le papier comme une cicatrice indélébile sur le parchemin. Adrien se pencha au-dessus de moi pour signer à son tour. Son épaule effleura la mienne, un court-circuit dans notre pacte de neutralité.

— C'est fait, trancha la voix d'Éléonore, semblable à une lame enveloppée de velours. Allons-y. Le monde n'attend pas.

Nous descendîmes les marches de pierre vers la limousine noire. Genève nous attendait avec sa politesse de façade. Une fois la portière refermée, le monde extérieur

s'évanouit. Dans la pénombre de l'habitacle, l'odeur changea. Le vétiver froid s'effaça devant une fragrance plus sauvage, plus intime : le cèdre et l'orage. Adrien s'assit si près que nos genoux se frôlèrent, une friction électrique qui consuma instantanément la distance administrative de la mairie.

Il ne disait rien, fixant le dossier de cuir devant lui. Je tendis la main, rompant la passivité de mon rôle. Mes doigts rencontrèrent la soie de sa cravate, que je réajustai d'un geste lent, presque possessif. C'était ma manière de lui signifier que, dans ce mensonge, j'avais aussi mon mot à dire. Ses yeux, d'un gris de mer du Nord, accrochèrent les miens. Sa main se posa sur mon poignet, son pouce écrasant ma peau là où mon pouls battait la chamade.

— Le masque, Sana, murmura-t-il.

Mais en approchant ses lèvres de mon oreille, son souffle trahit ce que son visage taisait : une faim dévorante, une peur panique de l'avenir. Le « Sujet A » n'existait plus. Il n'y avait qu'un homme dont le cœur frappait contre mon bras avec une violence de condamné. Sa main était la seule ancre dans cette dérive de papier glacé.

— On nous regarde encore, dit-il, alors que la voiture glissait le long des quais. Souriez. Pour le dossier.

Je n'esquissai pas un sourire, j'offris une reddition. Je posai ma tête contre son épaule, fermant les yeux pour me perdre dans son parfum de forêt ancienne. La limousine ronronnait, un monstre d'acier nous emportant vers notre cage dorée de Cognac. Derrière nous, l'Hôtel de Ville s'effaçait, emportant les signatures et les preuves. Devant nous, dans l'intimité close du véhicule, s'ouvrait un territoire sans formulaires ni clauses.

La bataille pour notre humanité venait de commencer, et l'encre était encore fraîche sur nos âmes.

# Chapitre 6

## Pièce n°06 : Questionnaire de cohabitation (OCPM)

**\*\*RÉPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE\*\***

**\*\*Office Cantonal de la Population et des Migrations (OCPM)\*\***

**\*\*Service des Étrangers – Cellule « Mariages de Complaisance »\*\***

**\*\*\***

**\*\*PIÈCE N°06 : PROCÈS-VERBAL D'AUDITION INDIVIDUELLE  
(EXTRAIT)\*\***

**\*\*Date : \*\* 14 novembre 2023**

**\*\*Heure : \*\* 09h15**

**\*\*Lieu : \*\* Route de Chancy 8, 1213 Onex. Bureau 402.**

**\*\*Agent instructeur : \*\* M. Jean-Pierre Favre, Commissaire adjoint.**

**\*\*Personne auditionnée : \*\* Mme Sana [NOM DISSIMULÉ], née à [LIEU  
DISSIMULÉ], traductrice-interprète.**

**\*\*OBJET : \*\* Vérification de la réalité de la vie commune dans le cadre d'une  
demande de permis B par regroupement familial (Art. 42 LEI).**

**\*\*[DEBUT DE LA TRANSCRIPTION]\*\***

**\*\*M. FAVRE : \*\* Madame, je vous rappelle que toute fausse déclaration peut  
entraîner l'annulation de votre titre de séjour. Décrivez-moi le réveil de votre époux,  
M. Adrien de la Tour.**

**\*\*MME SANA : \*\* Il se lève à six heures quarante-cinq. C'est une discipline qu'il  
s'impose.**

**\*\*M. FAVRE : \*\*** Que fait-il en premier ?

**\*\*MME SANA : \*\*** Il boit un verre d'eau tiède avec un citron pressé. Puis il reste immobile devant la fenêtre, à regarder le Jet d'eau.

**\*\*M. FAVRE : \*\*** De quel côté du lit dort-il ?

**\*\*MME SANA : \*\*** À gauche. Près de la porte.

**\*\*M. FAVRE : \*\*** Quelle est la couleur de sa brosse à dents ?

**\*\*MME SANA : \*\*** Bleu marine. Elle est toujours parfaitement rincée. Rien ne dépasse chez Adrien.

**\*\*[FIN DE LA TRANSCRIPTION PARTIELLE]\*\***

**\*\*\***

Le gris de l'administration genevoise n'est pas une couleur, c'est une température. Une morsure froide qui s'infiltré sous la peau. Dans ce bureau exigü qui sent le papier recyclé et le café froid, Sana sent le goût métallique de la peur envahir sa bouche. Sous la table de stratifié froid, elle enfonce ses ongles dans ses paumes pour ne pas se dissoudre.

« Madame ? » La voix de Favre claque comme un fouet sur du cuir sec. Elle sent l'odeur rance du tabac froid et de l'autorité.

— Je vous écoute, Monsieur. Je pensais simplement au thé qu'il prépare le soir. Un Earl Grey, sans sucre.

Elle donne la réponse sèche, la réponse de catalogue. Mais intérieurement, elle traduit : \*Il dit que le sucre masque l'amertume, et qu'il préfère savoir exactement ce qu'il avale.\* Elle cherche l'odeur d'Adrien de la Tour pour se donner du courage. Ce parfum de cèdre bleu et de bergamote, un effluve de matins de givre sur le lac. Elle imagine la vibration des cordes d'un violoncelle dans la voix d'Adrien ; sa voix n'est pas juste un son, c'est une fréquence basse qui fait vibrer ses propres côtes, une

sédition du cœur qu'elle peine à masquer.

L'amour, ou ce simulacre qu'ils ont construit pour tromper l'État, ressemble à une traduction impossible. Elle brode sur le canevas de leur mensonge des fleurs de vérité sensorielle pour cet homme qui cherche des failles. Elle lui vend le bruit des chaussons d'Adrien sur le parquet, le craquement de sa colonne vertébrale quand il s'étire, alors qu'en elle, une mutinerie du sang hurle le souvenir électrique de son souffle sur sa nuque, hier soir, dans l'obscurité du couloir.

Dans la pièce voisine, Adrien de la Tour se sent minuscule sur sa chaise inconfortable. L'inspectrice Steiner ne semble pas impressionnée par son nom de "Vieille-Ville" ou la coupe de son costume.

— Quel est le dernier plat que votre épouse a cuisiné pour vous ?

Adrien marque un temps d'arrêt. Son esprit, d'ordinaire si analytique, se brouille. Il revoit Sana dans la cuisine, la lumière crue sur ses cheveux d'ébène. Il se souvient de l'odeur du safran et de la cardamome.

— Un riz aux épices, dit-il d'une voix sourde. Avec des écorces d'orange. C'était... parfumé.

Il se surprend à savourer le mot. Sa froideur habituelle, cette armure de glace polie pour plaire aux fantômes de sa lignée, se fissure. Sana est la seule ligne de son existence qui ne figure pas dans son grand livre de comptes. Jusqu'ici, il considérait les sentiments comme des actifs toxiques, une menace de faillite émotionnelle. Mais avec elle, le monde a pris une dimension tactile. Il se rappelle la sensation de la vapeur sur son visage alors qu'il l'observait couper les légumes comme on traduit un poème.

— Et quelle musique écoutait-elle ? insiste Mme Steiner.

Adrien ferme les yeux. Le silence est rempli par le souvenir d'une voix de femme, une chanteuse libanaise dont la mélancolie l'avait transpercé.

— Quelque chose de triste et de beau, répond-il. Quelque chose qui ressemblait à un exil.

Il réalise que pour sauver ce mariage, il doit exposer des fragments d'âme qu'il n'a jamais montrés. Le piège se referme : à force de simuler l'intérêt, il finit par le ressentir. Chaque détail — la cicatrice minuscule sur son poignet, le son de son rire qui ressemble à du cristal qui se brise — agit comme un ancrage.

De l'autre côté de la cloison, Sana entend le murmure de sa voix. C'est un baryton léger qui traverse le placo et vient mourir contre son épaule.

— Madame, reprend Favre, parlez-moi de votre dernière dispute.

Sana sourit. Un sourire triste.

— Nous ne nous disputons pas avec des cris. Nous nous disputons avec du silence. Le silence après la dispute avait le goût du métal. Un goût de sang et de regret.

Favre note frénétiquement. Il cherche la faille, mais Sana lui offre une vérité si crue qu'il commence à douter. Elle ferme les yeux et imagine la main d'Adrien, habituée à signer des chèques, se glissant dans la sienne. Le désir naît de la nécessité de mentir. C'est une insurrection intime qu'aucun avocat n'avait prévue.

— Dernière question, Madame. Quel est le parfum de votre mari lorsqu'il sort de la douche ?

— Il sent le savon de Marseille et la peau chauffée. Une odeur de propre, presque clinique, mais avec une pointe d'humanité. C'est l'odeur de quelqu'un qui veut effacer le monde pour recommencer à zéro chaque matin.

Favre referme le dossier.

— Merci, Madame. Attendez dans le couloir.

Sana sort du bureau, le dos droit. Dans le couloir, le néon grésille. Quelques minutes plus tard, la porte d'à côté s'ouvre. Adrien de la Tour sort. Il est pâle, ses traits sont tirés, mais quand ses yeux rencontrent ceux de Sana, ce n'est pas un regard de complice. C'est le regard d'un homme qui vient de voir son reflet pour la première fois.

Il s'assoit à côté d'elle. Leurs bras se touchent. À travers le tissu, la chaleur se transmet. C'est un courant électrique, une communication silencieuse qui hurle tout ce que le procès-verbal ne pourra jamais capturer.

— J'ai dit que tu aimais la lumière du matin sur les toits de la Vieille-Ville, murmure-t-il, si bas que seul le cœur de Sana peut l'entendre.

Sana ferme les yeux, laissant la chaleur de son corps l'envelopper.

— C'est vrai, Adrien. Mais j'aime encore plus le silence que nous partageons quand nous la regardons ensemble.

Ils quittent le bâtiment de l'OCPM, laissant derrière eux les formulaires et les doutes. Sur le perron, le vent souffle depuis le lac, apportant avec lui l'odeur de la pluie imminente. Ils s'arrêtent au bord du quai, là où le Rhône quitte le lac. Adrien se tourne vers elle.

— On va tout perdre, tu le sais ? Si on laisse cette mutinerie prendre le dessus, ma famille ne nous pardonnera pas. On sera des parias.

Sana caresse sa joue, le bout de ses doigts suivant la ligne de sa mâchoire contractée.

— On perdra ce qu'ils ont construit pour nous. Mais on gagnera ce qu'on aura

construit l'un pour l'autre.

Adrien ne répond pas avec des mots. Il se penche. Ce n'était pas un baiser de film. C'était une collision de deux désespoirs, un naufrage volontaire. Elle goûta sur ses lèvres le sel de Genève, l'amertume du thé noir et la fraîcheur de la pluie, une saveur de fin de monde qui ressemblait étrangement à une naissance.

Ils marchèrent vers la voiture, leurs doigts restèrent entrelacés, une chaîne humaine indestructible. Sana savait que l'enquête ne faisait que commencer, que les inspecteurs traqueraient la moindre faille. Mais elle n'avait plus peur. En montant dans la voiture, elle sentit l'odeur du cuir et du luxe, mais ce n'était plus qu'un parfum superficiel. Ce qu'elle emportait, c'était la certitude d'un homme qui renonçait à son empire de comptes pour devenir un simple mortel.

Adrien démarra, le moteur ronronnant comme un prédateur apprivoisé. Il jeta un regard à Sana, un regard qui valait toutes les garanties bancaires du monde. Si le paradis devait être perdu, il préférerait le perdre avec elle plutôt que de régner seul dans un enfer de marbre. La ville défilait, floue, comme un décor dont on a éteint les projecteurs. Ils étaient deux insurgés de l'intime, protégés par la seule force de leur désir.

# Chapitre 7

## Pièce n°07 : Menu du dîner de charité des Laboratoires V.

**\*\*PIÈCE N°07 : MENU DU DÎNER DE GALA DES LABORATOIRES VALLOTTON\*\***

\*Lieu : Grand Salon des Miroirs, Hôtel des Bergues, Genève.\*

\*Date : 14 novembre.\*

\*Papier : Velin de cuve 300g, gaufrage or 24 carats.\*

**\*\*Entrée : \*\*** Carpaccio de Saint-Jacques de plongée, émulsion de citron caviar et perles de truffe noire d'Alba.

**\*\*Plat : \*\*** Filet de bœuf Simmental mûré 60 jours, réduction de Mondeuse, mousseline de topinambours à la fève tonka.

**\*\*Dessert : \*\*** Sphère de chocolat grand cru de l'Équateur, cœur fondant à la rose de Damas et ornement de feuilles d'or.

\*\*\*

L'or des moulures coulait sur les murs comme une sueur riche et épaisse. Dans ce Grand Salon des Miroirs, la lumière ne se contentait pas d'éclairer ; elle jugeait. Elle ricochait sur les parures, s'accrochait aux boutons de manchette en platine et s'éteignait dans le reflet de mes propres yeux, dont je ne reconnaissais plus l'éclat égaré.

Ma robe, une soie sauvage d'un bleu abyssal, pesait sur mes épaules comme une armure de verre. Pour ce monde, j'étais l'épouse de l'héritier, une perle rapportée de contrées lointaines. Adrien se tenait à mes côtés, sa main posée au creux de mon dos. À travers la soie fine, la chaleur de sa paume était la seule ancre dans cette mer

d'hypocrisie. Son parfum — cèdre froid et papier ancien — créait une bulle de sécurité illusoire.

— Respire, Sana, murmura-t-il, sa voix de velours sombre effleurant mon oreille. Ils ne voient que ce qu'ils ont payé pour voir.

Autour de nous, les lys blancs imposaient leur parfum de chapelle ardente, étouffant sous leur pureté de façade les relents de complots financiers. On m'avait présentée comme une linguiste, une « experte des nuances ». Ils ignoraient que ce que je traduais en ce moment même, c'était la violence de leur indifférence.

Éléonore, la mère d'Adrien, trônait à quelques mètres. Elle nous observait, vérifiant la qualité de l'investissement. Pour elle, je n'étais qu'un brevet vivant. Lorsqu'un directeur pharmaceutique s'approcha, me qualifiant de « charmante et authentique », je sentis le sang affluer à mes tempes.

— Les langues sont des ponts, Monsieur, répondis-je, ma voix plus tranchante que le cristal des verres. Mais ici, vos ponts ne laissent passer que ceux qui peuvent payer le péage.

Un silence gela la table. Adrien resserra son emprise sur ma taille. Un tressaillement de fierté passa dans son regard bleu acier.

— Très spirituel, grinça l'homme avant de s'éclipser.

— Tu joues avec le feu, me souffla Adrien.

— C'est la seule chose qui réchauffe ici.

Le dîner commença. On servit les Saint-Jacques, mais chaque bouchée me rappelait les rapports que j'avais traduits en secret : ceux sur les brevets que Vallotton protégeait au prix de vies humaines. L'hypocrisie de ce « dîner de charité »

m'étouffait.

— Est-ce que tu savais ? murmurai-je. Pour les brevets sur les antirétroviraux bloqués au Sud ?

Adrien s'immobilisa, sa fourchette à mi-chemin.

— Ce n'est pas le lieu, Sana.

— Alors quand ? Quand nous serons de nouveau deux étrangers dans un lit trop grand ?

— Ce soir, aide-moi à traverser cette mascarade. Je t'en supplie.

Ce « je t'en supplie » fut la première fissure dans sa statue de marbre. Mon cœur s'emballa. Éléonore se leva pour un toast sur la « responsabilité ». Ses paroles étaient des oiseaux de proie magnifiques, mais vides.

— Dans ma langue, le mot « brevet » n'existe pas pour la médecine, lançais-je soudain, coupant le silence de l'assemblée. On dit « amana » : un dépôt sacré que l'on garde pour le bien de tous.

Éléonore serra son verre jusqu'à la limite de la rupture. Adrien, au lieu de me faire taire, prit ma main sur la nappe, entrelaçant ses doigts aux miens. Un acte de suicide social.

— On sort d'ici ? murmura-t-il.

Le trajet vers la sortie fut une traînée de poudre. Nous traversâmes la foule, Adrien tenant fermement mon bras. L'air frais du quai des Bergues nous fouetta le visage. Genève s'étalait devant nous, sombre et vibrante. Adrien desserra sa cravate d'un geste brusque, comme s'il s'arrachait à un étranglement.

— Pourquoi moi, Adrien ?

Il se tourna vers moi, son visage décomposé par une honnêteté sauvage.

— Parce que tu es la seule qui me regarde comme si j'étais responsable d'un crime. C'est la chose la plus humaine que j'aie ressentie.

Ses mains saisirent mes joues. Il ne finit pas sa phrase ; une aposiopèse émotionnelle qui en disait plus que tous les traités. Son visage descendit vers le mien. Le baiser eut le goût du désespoir, du chocolat noir et de la révolte. C'était notre première insurrection.

Le retour à l'appartement se fit dans un silence électrique. Dès que la porte se referma, le décorum s'effondra. Dans la pénombre du vestibule, l'urgence remplaça la grâce. Adrien m'adossa contre le bois massif avec une force qui n'avait plus rien de protocolaire. Ses mains, d'ordinaire si précises, devinrent fébriles, presque maladroites.

Je luttai contre le nœud de sa chemise, mes ongles griffant la soie, tandis qu'il cherchait la fermeture de ma robe. Le métal glissa brusquement, et la soie sauvage s'accrocha un instant à ma hanche avant de s'effondrer au sol. Dans sa hâte, il trébucha contre un guéridon, un bruit sourd qui brisa le silence feutré, rendant l'instant plus charnel, plus vrai.

— Sana...

Son souffle était court, haché. Il n'y avait plus d'héritier, plus de réfugiée, plus de contrat. Il n'y avait que cette collision de peaux, ce désordre magnifique des corps qui se reconnaissent. Il me souleva, et je m'accrochai à ses épaules, sentant la trame de sa chemise se froisser sous mes doigts. Nous atteignîmes le lit dans un mouvement désordonné, loin des chorégraphies de salon.

L'amour, cet effet secondaire que nous n'avions pas prévu, était devenu la seule substance active de nos vies. Un remède dangereux, capable de guérir son anesthésie et de briser mon silence. Allongée contre lui, je compris que notre plus grande rébellion ne serait pas de dénoncer des brevets, mais de nous aimer ainsi, avec cette imperfection brutale, envers et contre tout.

Le chapitre de l'encre était clos. Celui du sang et des sens venait de s'ouvrir.

# Chapitre 8

## Pièce n°08 : Note interne - Protocole expérimental Z-42

Le silence du bureau d'Adrien n'était pas un vide, c'était une matière dense, une sorte de velours invisible qui se refermait sur mes épaules dès que j'en franchissais le seuil. Ici, tout respirait la permanence, la solidité d'un empire qui ne craignait ni le temps, ni les hommes. L'odeur y était particulière, un mélange de cèdre ancien, de cuir patiné et cette note de tête, presque imperceptible, qui appartenait à Adrien seul : une fragrance de pluie froide et de thé noir, un parfum qui semblait dire que l'émotion était un luxe que l'on pouvait s'offrir le droit de ne pas porter sur soi.

Je n'avais rien à faire ici. Je n'étais qu'une invitée de passage dans sa vie, une naufragée recueillie pour la forme, une épouse de papier dont le cœur battait trop fort pour ce décor de marbre. Pourtant, mes pas m'avaient portée vers son sanctuaire alors qu'il était absent. Mes doigts frôlèrent le bord de son bureau en acajou. La surface était glacée, d'une douceur cruelle. Mes yeux se posèrent sur un dossier qui dépassait d'un tiroir resté entrouvert. Un oubli. Adrien ne commettait jamais d'oubli. C'était comme si le destin avait décidé de soulever le coin du voile.

Le papier entre mes mains avait le grain sec de la vérité. Un rapport technique. Des colonnes de chiffres. Des acronymes froids comme des lames de scalpel. \*Protocole Z-42\*.

En tant que linguiste, je savais que les mots servent à dire, mais qu'ils sont surtout les maîtres de l'art de taire. Je lus les premières lignes et sentis un frisson liquide ramper le long de ma colonne vertébrale. Ce n'était pas du jargon ; c'était une symphonie de l'indifférence. À la page trois, mon regard se figea sur un nom gribouillé en marge, sans doute par un technicien de terrain : \*Amara, 8 ans. Troubles neuro-végétatifs

persistants.\* Un visage surgit dans mon esprit, un cri étouffé sous la neutralité helvétique de ces bureaux. On testait une molécule en Afrique, loin des tribunaux, avec la bénédiction de la famille Borghèse. La pauvreté comme laboratoire à ciel ouvert.

Je me rassis dans le fauteuil d'Adrien. Son cuir m'enveloppa d'une chaleur résiduelle qui me parut soudainement empoisonnée. Une larme solitaire, chaude et traîtresse, roula sur ma joue et s'écrasa sur le document, faisant baver l'encre noire du mot « neutralité ».

J'entendis enfin la porte d'entrée s'ouvrir au rez-de-chaussée. Le bruit sec du verrou. Le silence qui suivit fut plus lourd que toutes les paroles du monde. Je replaçai le dossier et me réfugiai dans ma chambre, m'asseyant sur le bord du lit, les mains jointes. L'ombre s'allongeait sur le parquet de chêne, dessinant des formes tourmentées.

— Sana ?

Sa voix. Juste mon nom. Deux syllabes qui, dans sa bouche, sonnaient comme une question sans réponse. Il se tenait sur le seuil. Son armure habituelle semblait avoir des ratés ; je remarquai la contraction infime de sa mâchoire, le léger tremblement de sa main droite avant qu'il ne la glisse dans sa poche. Adrien n'était plus tout à fait anesthésié.

— Tu n'es pas dans ta chambre, murmura-t-il.

Il fit un pas vers moi. Je sentais encore le contact imaginaire des feuilles du dossier contre le bout de mes doigts. La chaleur de la pièce me paraissait soudain indécente.

— Le sommeil s'est enfui, Adrien. Il a eu peur de ce qui se cache dans cette maison.

Il s'arrêta à quelques centimètres de moi. Je pouvais sentir la chaleur qui émanait de son corps, ce foyer ardent caché sous la coupe impeccable de sa chemise de lin. Il leva la main, hésitant, une éternité de doutes contenue dans un simple mouvement de poignet, avant de capturer mes doigts comme pour y prendre mon pouls, pour s'assurer que j'étais encore de son monde.

— Tu as les mains froides, Sana. Tu trembles.

À cet instant, le besoin de lui fut plus fort que l'horreur. Mon corps, dans sa trahison habituelle, oublia sa grammaire et ses principes. Le désir n'était plus une abstraction, mais une faim physique. Adrien inclina la tête, et lorsqu'il m'embrassa, ce fut comme si le monde entier s'effondrait dans un silence assourdissant. Son baiser avait le goût du désespoir, une étreinte qui cherchait à effacer l'amertume des secrets par la douceur de la chair. Seul comptait le froissement du lin contre ma peau, le son de nos respirations accordées, et cette incroyable chaleur qui nous consumait comme un incendie volontaire au milieu d'un hiver éternel.

L'aube genevoise arriva trop vite, d'un gris perle presque cruel. Le lendemain matin, dans la salle à manger aux proportions intimidantes, Éléonore nous attendait. Elle était gainée dans un tailleur de laine grise, d'une raideur absolue. Le clic sec et aristocratique de sa cuillère en argent contre la porcelaine de Nyon résonna comme une agression physique.

— Bonjour, Sana. Tu sembles avoir passé une nuit... agitée, lança-t-elle sans lever les yeux de sa tablette.

Sa voix était un scalpel. L'odeur du café frais m'écœura ; c'était l'odeur de la normalité feinte.

— La nuit permet parfois de voir plus clair que le jour, Éléonore, répondis-je. Derrière chaque protocole, il y a des visages que le silence ne suffit plus à couvrir.

Éléonore posa sa tasse avec une lenteur calculée. Elle ne voyait pas en moi une épouse, mais une variable d'ajustement dont elle pouvait décider l'effacement.

— Les visages passent, Sana. Seules les structures restent. C'est ce qui permet à ce pays de fonctionner. Ne confonds pas le contrat et la réalité.

Je me levai, suffoquée, et m'enfuis vers le jardin. Je m'arrêtai face au lac, cette étendue d'eau grise qui semblait absorber toute la tristesse du monde. Adrien me rejoignit. Il ne me toucha pas tout de suite, respectant l'espace électrique qui nous séparait.

— Je ne savais pas pour Amara, Sana. Je te le jure.

Je me tournai vers lui. Ses yeux s'embruèrent, et je vis une larme unique rouler sur sa joue. C'était la fin de l'anesthésie. La fin de l'empire. Il me prit le visage entre les mains, ses doigts froids cherchant une rédemption sur mes lèvres.

— On va tout détruire, pas vrai ? demanda-t-il dans un souffle.

— Oui. On va tout perdre.

— On ne perd rien si on se garde l'un l'autre.

Il m'embrassa avec une ferveur désespérée, un baiser qui goûtait les larmes et la pluie. Dans le jardin de la dynastie, deux ombres venaient de jeter les clés du royaume dans les eaux sombres du Léman. L'amour n'était plus un contrat ; c'était notre seule insurrection. Tandis que nous restions là, enlacés au bord de l'abîme, je sus que même si le monde s'écroulait demain, cette seconde de vérité valait tous les sacrifices. Nous étions vivants. Enfin.

# Chapitre 9

## Pièce n°09 : Relevé de surveillance téléphonique

**\*\*ÉLÉMENT DE PREUVE N°09-A : RELEVÉ DE SURVEILLANCE  
TÉLÉPHONIQUE ET PHYSIQUE\*\***

**\*\*Cote : \*\* GE-772-B / \*\*Date : \*\* 14 Novembre / \*\*Agent en charge : \*\* Inspecteur  
V. Meyer**

**\*\*Sujets : \*\* Adrien de V. et Sana A.**

**\*\*Note liminaire : \*\* Suite à l'incohérence relevée dans les déclarations de revenus du  
sujet de V. et au dépôt de la demande de permis B pour regroupement familial, une  
surveillance discrète a été instaurée aux abords de la résidence du Quai de Cologny.**

**\*\*Observations : \*\* 19h42 : Le couple pénètre dans l'immeuble. 22h15 : La lumière  
de la chambre principale s'allume. Aucune autre pièce n'est éclairée. 23h30 :  
Extinction des feux. Présomption de cohabitation effective à vérifier par visite  
domiciliaire inopinée.**

**\*\*\***

Le silence de Genève, ce soir-là, n'avait rien de la paix des églises ou de la quiétude des jardins lémaniques. C'était un silence de plomb, une chape de glace qui semblait s'infiltrer par les fentes des fenêtres à triple vitrage de l'appartement du Quai de Cologny. À l'extérieur, la ville brillait de mille feux froids, les enseignes des banques se reflétant sur la surface laiteuse du lac comme des promesses non tenues. Mais ici, dans l'ombre feutrée de ce salon qui m'était encore étranger, le silence avait une odeur. Il sentait le bois de cèdre, le papier glacé des dossiers financiers d'Adrien et cette pointe de bergamote, si subtile, qui flottait dans son sillage.

Je sentais le regard de l'inspecteur Meyer. Même à travers les murs, je savais qu'il

était là, tapi dans une voiture banalisée, armé d'un carnet et d'une suspicion qui ne s'éteignait jamais. Ce regard était une main invisible qui fouillait mon intimité à la recherche d'une faille, d'un mensonge, d'une hésitation. Pour lui, je n'étais qu'un dossier, une série de voyelles étrangères et de dates de visas expirés. Il ne voyait pas les battements de mon cœur qui, ce soir-là, boxaient contre mes côtes comme un oiseau pris au piège.

— Il est là, n'est-ce pas ? murmurai-je.

Ma voix ne fut qu'un souffle, un frisson d'air qui vint mourir contre le lin de mon propre châle. Adrien se tenait près de la fenêtre, sa silhouette découpée en ombre chinoise contre la lueur bleutée de la nuit genevoise. Il n'avait pas allumé les lampes du salon. Nous vivions dans la pénombre pour donner l'illusion d'une vérité que nous ne possédions pas encore.

— Il ne partira pas, Sana, répondit-il. Sa voix était basse, lestée par une fatigue millénaire. Ils attendent que nous fassions une erreur. Un geste de trop, ou un geste en moins.

Il s'approcha de moi. La chaleur d'Adrien me parvint avant son contact, comme une onde de choc thermique dans l'air climatisé de la pièce. C'était une chaleur de forteresse assiégée, de pierres qui ont gardé le soleil de la journée alors que la nuit tombe déjà. Adrien, cet homme que j'avais cru sculpté dans le marbre des Alpes, semblait ce soir aussi vulnérable que moi.

— Nous devons aller dans la chambre, dit-il. Ensemble. S'ils voient de la lumière dans deux pièces séparées, le rapport de demain sera sans appel. L'administration exige que l'amour se prouve par la promiscuité.

Le mot « chambre » flotta entre nous, chargé d'une électricité que les formulaires officiels ne pourraient jamais répertorier. J'étais une experte en linguistique, mais là,

devant cet homme, je perdais mon lexique. Mon corps, lui, comprenait tout : la rugosité de la moquette sous mes pieds nus, le froissement de la chemise d'Adrien, l'odeur de la pluie qui commençait à tomber dehors.

La porte se referma derrière nous avec un clic sourd, définitif. La pièce était habitée par un lit immense, une mer de draps blancs qui semblait m'attendre pour m'engloutir. Adrien s'assit sur le bord du matelas. Le poids de son corps fit gémir le bois du lit, un son domestique qui me fit tressaillir.

— N'aie pas peur, murmura-t-il. Je ne suis pas ton ennemi. Le système est l'ennemi. Moi... je ne suis que l'autre otage de cette pièce.

Il se leva et fit un pas vers moi. L'espace entre nous se réduisit à un souffle. Ses mains, de grandes mains aux doigts fins habitués à signer des contrats, s'élevèrent lentement. Il laissa la chaleur de sa paume irradier contre ma joue, une caresse fantôme qui me fit fermer les yeux. Puis, le contact eut lieu. Son pouce effleura ma pommette avec une infinie précaution.

— Ta peau est si froide, Sana.

— C'est l'hiver de cette ville qui m'est resté dans les veines, Adrien.

— Alors laisse-moi te prêter un peu de mon été.

Il m'attira doucement contre lui. Ce n'était pas un baiser, pas encore. C'était une collision de deux solitudes. Je posai ma tête contre son torse. Sous le coton de sa chemise, son cœur battait un rythme irrégulier, une musique sauvage qui démentait sa froideur apparente. Nous nous glissâmes sous les draps. La fraîcheur du linge nous accueillit avant de se transformer au contact de nos peaux. Quand nos doigts se croisèrent sous la couverture, je crus défaillir. Ses doigts s'entrelacèrent aux miens, une tresse de chair et d'espoir.

— Est-ce qu'ils peuvent entendre ça ? demandai-je dans un souffle. Le bruit de nos cœurs qui s'emballent ?

— Non, Sana. L'administration est sourde à ce qui se passe ici. Ils cherchent des preuves d'amour, mais ils ne savent pas qu'ils cherchent une substance qu'ils ne peuvent ni peser, ni mesurer.

Je me blottis contre lui, cherchant le creux de son cou.

— Pourquoi fais-tu cela, Adrien ? Pourquoi risquer ton empire pour... pour une étrangère ?

Il resta silencieux un long moment, puis sa main serra la mienne un peu plus fort.

— Parce que mon empire est un désert. Avant toi, je n'étais qu'un rouage doré. La convention m'étouffait, Sana. C'est toi qui me fais respirer.

Je sentis Adrien déposer un baiser léger sur le sommet de ma tête. Je fermai les yeux, bercée par lui. Dans le noir, nos mains restèrent liées, deux ancres jetées dans l'inconnu.

Le lendemain matin, la lumière de Genève entra dans la chambre avec une indiscretion brutale. Ce n'était pas une lumière dorée, mais une clarté grise, clinique. Adrien était assis au bord du lit, le dos nu, une main passant nerveusement dans ses cheveux défaits. Cette image de lui, si loin de la perfection glacée du bureau, me serra le cœur.

— Il est sept heures, dit-il sans se retourner. Le monde va bientôt frapper à la porte.

Le "monde", c'était Meyer. Je m'assis à mon tour, ramenant le drap sur ma poitrine.

— Est-ce que tu regrettes ?

Il se tourna vers moi. Ses yeux étaient chargés d'une émotion nouvelle.

— Regretter quoi, Sana ? D'avoir enfin l'impression d'être en vie ? Non. On ne peut plus reculer. Ce matin, nous n'allons pas jouer la comédie. Nous allons vivre notre vérité.

Soudain, la sonnette retentit. Un son sec, autoritaire, qui déchira la quiétude matinale. Adrien se leva, réajustant les boutons de ses manchettes. Je lissai ma robe avec des mains tremblantes. La porte s'ouvrit sur le visage impassible de l'inspecteur Meyer, son carnet de notes déjà à la main.

— Bonjour, Monsieur de V. Madame. J'espère que je ne vous dérange pas trop tôt ?

— Pas du tout, Inspecteur, répondit Adrien d'une voix de violoncelle. Nous étions justement en train de prendre notre petit-déjeuner.

L'inspecteur entra, son regard balayant chaque détail. Il s'assit à la table du salon, là où une rose commençait à perdre ses pétales sur le bois sombre. Je lui servis un café noir, mes doigts frôlant les siens. Le contact fut électrique et désagréable, comme le choc d'un métal froid.

— J'ai relu votre dossier hier soir, commença Meyer. Une union si rapide... On dirait presque une réaction chimique. Instable.

— L'amour ne suit pas le calendrier de l'administration, Monsieur l'Inspecteur, répliquai-je. Parfois, il arrive avec la soudaineté d'un orage sur le lac.

Meyer eut un petit sourire sans lèvres.

— L'orage est une métaphore charmante. Mais nous avons reçu des relevés... vos déplacements ne correspondent pas toujours à une vie conventionnelle.

Adrien s'approcha de moi, sa main se posant fermement sur mon épaule.

— La convention n'est pas une preuve de sincérité, Inspecteur. Ma femme et moi avons des vies complexes. Mais si vous étiez venu quelques heures plus tôt, vous auriez constaté que notre intimité ne souffre d'aucune ambiguïté.

L'inspecteur leva un sourcil, son regard dérivant vers la porte entrouverte de la chambre où les draps étaient encore froissés. Il se leva brusquement.

— Je vais faire un tour de l'appartement. Simple procédure.

Nous restâmes seuls dans le salon tandis qu'il profanait notre sanctuaire. J'entendais le bruit de son carnet et le froissement de nos vêtements dans la penderie. Adrien se tourna vers moi, son regard d'ordinaire si impénétrable était maintenant habité par une tempête de désirs.

— Sana... murmura-t-il.

— On ne peut pas simuler ça, Adrien. On ne peut pas simuler le silence qui s'installe quand deux personnes n'ont plus besoin de mots.

Meyer reparut. Il marqua un temps d'arrêt en nous voyant si proches l'un de l'autre. Pour la première fois, je vis une fissure dans son masque.

— Vos brosses à dents sont humides toutes les deux, nota-t-il. C'est... cohérent. Mais la cohérence n'est pas la sincérité. Je reviendrai.

Il se dirigea vers la sortie. Lorsque le verrou tourna enfin, libérant l'appartement, la décompression fut immédiate. Je me laissai glisser contre le mur, les jambes flanchant sous le poids de l'adrénaline. Adrien s'assit par terre, à mes côtés, sur le parquet froid. Il prit ma main.

— Il va revenir, chuchotai-je.

— Qu'il revienne, répondit Adrien. Sana, je ne savais pas que l'on pouvait se sentir

aussi vivant en risquant autant.

Je posai ma tête sur son épaule. L'odeur de son pull en cachemire m'enveloppa. Nous étions devenus des saboteurs, des amants clandestins sous le regard de tous. Je bus une gorgée de mon café, devenu presque froid, son amertume se mélangeant à la douceur de la main d'Adrien qui refusait de lâcher la mienne. Dehors, Genève continuait de geler, mais ici, le silence était enfin habité.

La pièce n°09 était classée, mais notre histoire, elle, commençait dans le goût du café froid et la certitude de nos doigts entrelacés.

# Chapitre 10

## Pièce n°10 : Monologue de l'insurrection

L'air de la bibliothèque était saturé d'une électricité invisible, ce genre de tension qui précède les orages d'été sur le Lac Léman, quand l'eau devient d'un bleu d'encre et que les oiseaux se taisent, pressentant la foudre. Derrière les vitres imposantes de l'hôtel particulier, Genève s'étalait, imperturbable, une toile de fond de gris perle et d'argent, où chaque lumière semblait feutrée par une pudeur séculaire. Mais ici, dans ce sanctuaire de chêne sombre et de reliures en cuir, le silence n'avait rien de paisible. C'était un silence de tranchée.

Je fixais Adrien. Il était debout près du guéridon Empire, sa silhouette découpée en contre-jour. Il portait son costume avec la désinvolture de ceux qui sont nés dans la soie, mais je voyais, à la rigidité de ses épaules, que l'armure commençait à peser. Pour n'importe qui d'autre, il était l'image même du contrôle, un héritier poli par des siècles de discipline helvétique. Pour moi, qui avais passé ma vie à traduire les soupirs et à décoder les silences entre les mots, il était un livre ouvert dont les pages brûlaient.

— Tu ne dis rien, Adrien ?

Ma voix me sembla étrangère, plus rauque. Elle flottait dans l'espace comme une ponctuation sauvage dans une phrase que je n'osais pas finir. Il ne bougea pas. L'odeur de son parfum — un mélange froid de bergamote, de vétiver et de ce quelque chose de métallique qui rappelait l'argent propre — me parvint aux narines. C'était l'odeur de son monde. Une odeur qui, autrefois, m'intimidait, mais qui aujourd'hui m'écoeura presque, car je savais désormais ce qu'elle cherchait à masquer : l'arôme âcre de la compromission.

Dans ma main, le dossier des Laboratoires V pesait une tonne. Ces feuilles n'étaient pas du simple papier. C'étaient des témoignages de vies sacrifiées sur l'autel de la rentabilité. Chaque chiffre, chaque courbe de croissance de l'empire familial d'Adrien, était un cri étouffé.

— Ces rapports, Adrien... continuai-je, en m'approchant d'un pas. Ce ne sont pas des erreurs administratives. Ce sont des signatures de décès. Ta mère, les Laboratoires V... vous saviez. Vous avez vendu de l'espoir en sachant que le remède était un poison lent.

Il se tourna enfin. Ses yeux, d'un gris d'orage, rencontrèrent les miens. J'y cherchai la colère ou la cruauté d'Éléonore, mais je n'y trouvai qu'une fatigue infinie, une anesthésie qui se fissurait comme du verre sous la pression.

— Sana, murmura-t-il.

Son nom dans sa bouche était une caresse qu'il essayait de rendre formelle, mais le son de sa voix trahissait une vibration qu'il ne maîtrisait plus.

— On ne gère pas un empire avec de l'empathie, dit-il, tentant de retrouver sa rigidité de marbre. On le gère avec des statistiques de survie globale.

— Les statistiques ne saignent pas, Adrien.

Je fis un pas de plus. L'espace entre nous se réduisit, et avec lui, la certitude de ma colère. C'était le piège. Plus je m'approchais, plus je sentais la chaleur humaine, déconcertante, qui contredisait la froideur de ses paroles. Je pouvais voir le battement de son pouls à la base de son cou, juste au-dessus du col immaculé de sa chemise. Un petit mouvement rythmique, une preuve de vie dans ce mausolée de luxe.

— Tu as accepté ce mariage comme on signe un avenant à un contrat d'assurance, repris-je dans un murmure. Mais là, dans ces dossiers, il y a la vérité. Ton silence est un crime de guerre.

Il posa ses mains sur le dossier que je tenais encore. Ses doigts effleurèrent les miens. Le contact fut un court-circuit. Sa peau était chaude, un peu rude, une réalité tactile qui balaya instantanément les abstractions de la morale. Pendant un instant, le temps se suspendit au tic-tac d'une pendule en bronze, le pouls de la maison qui continuait de battre alors que notre monde s'effondrait.

— Et si je te disais que je sais ? dit-il enfin, si bas que je dus lire sur ses lèvres qui sentaient la menthe et le désespoir. Que chaque nuit, je sens le poids de ces noms ? Tu étais censée être une diversion, Sana. Un moyen de me prouver que je pouvais encore obéir. Mais tu es devenue la seule note discordante dans ma symphonie de glace.

Il n'était plus l'héritier. Il n'était plus qu'un homme, nu devant ses fautes, et moi, une femme terrifiée par le pouvoir qu'elle venait de découvrir. Je ressentais la texture du papier sous mes doigts, la soie de ma blouse glissant sur ma peau échauffée, et ce désir absurde de me perdre contre lui. En laissant apparaître ses fêlures, Adrien devenait plus dangereux que n'importe quel contrat. Il devenait réel.

— Alors prouve-le, dis-je, mon souffle se mêlant au sien. Casse tout, Adrien. Choisis le chaos. Choisis-moi.

Adrien ne recula pas. Au contraire, il combla les derniers centimètres. Sa main quitta le dossier pour venir se poser sur ma joue. Le geste était d'une tendresse anachronique dans cette pièce où l'on ne parlait d'habitude que de dividendes. Ses doigts tracèrent le contour de ma mâchoire avec une lenteur de supplicé. Chaque millimètre de peau touché s'embrasait.

— Traduis-moi ça, Sana, souffla-t-il. Traduis le fait que je préférerais tout perdre plutôt que de voir ce dégoût dans tes yeux.

Le baiser ne fut pas une invitation, mais une effraction. Il n'avait rien de la soie des romans qu'on lit pour s'endormir ; il avait le goût du fer et du sel, l'âpreté d'un secret trop longtemps gardé sous la langue. En s'écrasant contre mes lèvres, Adrien ne cherchait pas la tendresse, il cherchait l'asile. C'était une collision de deux solitudes qui, à force de se chercher dans l'ombre des couloirs genevois, finissaient par s'embraser au contact de la vérité.

Ses mains s'égarèrent dans mes cheveux, défaisant avec une urgence fébrile le chignon serré que j'imposais à ma chevelure pour ressembler à l'épouse parfaite que l'administration attendait. Les mèches sombres tombèrent sur mes épaules, une cascade de désordre dans ce temple de l'ordre. Je sentais ses doigts trembler contre mon cuir chevelu. Adrien, l'homme anesthésié, vibrait de toute son âme.

Le langage avait échoué. Seul restait le contact brut des peaux, cette grammaire universelle de la douleur. Nous étions deux naufragés sur un radeau de papier CERFA, entourés par les eaux glacées de la haute société. Le dossier des Laboratoires V glissa de mes mains et s'éparpilla au sol. Les feuilles blanches gisaient à nos pieds comme des peaux mortes. On marchait dessus. On les piétinait.

— Ne parle plus, Sana, murmura-t-il contre mon cou, là où mon odeur de musc se mêlait à celle de ma peur. Ne traduis rien. Laisse-moi juste sentir que tu es là.

Sa voix était une supplique qui me transperça le cœur. Je savais que dès demain, la guerre serait déclarée. Éléonore ne nous pardonnerait pas. Le système nous traquerait. Nous perdrons les palaces et la sécurité. Mais alors que ses mains descendaient dans mon dos, pressant mon corps contre le sien avec une force qui disait son besoin d'ancrage, je me moquais de l'administration.

L'insurrection n'était plus seulement contre le système. Elle était contre nous-mêmes, contre les rôles que nous avions acceptés. Le silence de Genève, à l'extérieur, semblait soudain moins pesant, couvert par le bruit de nos deux cœurs battant à l'unisson dans la pénombre.

Nous étions deux ombres s'unissant contre la clarté cruelle de la vérité, cherchant dans le toucher de l'autre une raison de ne pas sombrer tout à fait. C'était le début de la fin. Et c'était la plus belle chose que j'aie jamais traduite.

Je posai mon front contre le sien, respirant l'ozone et la pluie qui commençaient à battre les vitres.

— On ne revient pas en arrière, Adrien. Tu le sais ?

— Je n'ai jamais aimé le passé, répondit-il avec une détermination nouvelle. C'est l'avenir que je veux traduire avec toi. Même s'il est incertain. Surtout s'il est incertain.

Dans cet interstice de grâce, entre la découverte du crime et le début du châtement, nous nous abandonnâmes à la seule chose réelle : le goût de la peau et le son d'un nom murmuré comme une prière. Genève pouvait bien briller de ses mille feux artificiels. Ici, une flamme vive venait de s'allumer, une insurrection intime que rien, ni les lois, ni les frontières, ne pourrait jamais éteindre. C'était notre premier acte de liberté. Et c'était, de loin, le plus dangereux de tous les effets secondaires.

# Chapitre 11

## Pièce n°11 : Courriel d'Éléonore à son conseil juridique

**\*\*PIÈCE N°11 : DOSSIER ADMINISTRATIF RÉF. GVA/992-B\*\***

**\*\*OBJET : Courriel confidentiel – Haute Priorité\*\***

**\*\*EXPÉDITEUR : Éléonore Von Gunten\*\***

**\*\*DESTINATAIRE : Maître Étienne de Villepin, Conseil juridique\*\***

**\*\*DATE : 14 Novembre, 23h12\*\***

\*Maître,\*

\*Suite à notre dernier entretien, je vous demande d'activer la phase de vérification approfondie concernant le sujet S. Ses interactions avec mon fils ne correspondent plus aux paramètres d'un arrangement purement contractuel. L'affectivité est un virus que nous ne pouvons laisser proliférer au sein de la structure familiale.\*

\*Je souhaite un rapport exhaustif sur ses activités avant son arrivée sur le territoire helvétique. Concentrez-vous sur les zones d'ombre de sa province d'origine. Tout "incident" de parcours, toute omission dans son dossier de requérante doit être exhumé. Si la loi exige des preuves d'amour pour valider ce mariage, la survie de notre empire exige, elle, des preuves de trahison. Trouvez de quoi briser ce lien avant qu'il ne devienne une obligation légale irréversible.\*

\*J'attends vos conclusions sous quarante-huit heures.\*

\*E.V.G.\*

\*\*\*

Le silence de la demeure Von Gunten possédait une texture particulière. Ce n'était pas une absence de bruit, mais une accumulation de secrets sédimentés, une chape de velours lourd qui étouffait jusqu'au battement des cœurs. Dans la pénombre de la vaste bibliothèque aux boiseries sombres, Sana respirait l'odeur du papier ancien et de la cire d'abeille, un parfum qui, dans son esprit, était devenu celui de sa captivité dorée.

Elle était assise près de la fenêtre, observant la pluie de Genève s'écraser contre la vitre en perles mélancoliques. Ses doigts effleurèrent la soie de sa robe, un tissu trop fin pour la froideur de cette maison. Elle frissonna. Ce n'était pas le froid de l'air, mais celui des intentions. Elle le sentait, de cette manière viscérale qu'ont les exilés de deviner l'orage avant que le premier éclair ne déchire le ciel. Éléonore. Le nom seul résonnait dans sa poitrine comme un glas. La mère d'Adrien n'était pas une femme, elle était une administration à elle seule.

Sana ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, elle voyait Adrien. Adrien, avec son pas feutré qui faisait vibrer le parquet de chêne d'une manière que lui seul provoquait. Son odeur — un mélange de bois de santal et d'une pointe métallique de café froid — s'était infiltrée dans ses pores jusqu'à devenir sa propre respiration. Au début, il n'était que le "Partenaire", le signataire de l'autre côté du contrat. Mais le cœur humain est un rebelle qui ignore les clauses de confidentialité.

Elle entendit la porte pivoter sur ses gonds de bronze. Elle ne se retourna pas. La température de la pièce sembla grimper d'un degré, une onde de chaleur subtile qui lui caressa la nuque.

— Tu ne dors pas ?

La voix d'Adrien était un murmure de baryton, une caresse rauque qui enveloppait ses épaules. Il y avait dans son ton une fatigue immense, celle d'un homme qui n'a

jamais appris à demander de l'aide.

— Le sommeil est un luxe que les coupables ne peuvent pas s'offrir, répondit-elle doucement, ses yeux fixés sur les lumières lointaines du lac.

Il s'approcha. Elle sentit sa présence derrière elle, une masse protectrice. Il ne la toucha pas, mais l'espace entre leurs corps était électrique, chargé de tout ce qu'ils ne se disaient pas.

— De quoi es-tu coupable, Sana ? demanda-t-il, si près que son souffle fit bouger une mèche de ses cheveux sombres.

— D'avoir oublié que nous jouions un rôle. D'avoir laissé le bruit de tes pas devenir la seule musique que j'ai envie d'entendre.

Il y eut un long silence. Adrien posa enfin une main sur le dossier du fauteuil, effleurant presque son épaule. Sana se tourna vers lui. Il aurait voulu croiser les bras sur sa poitrine pour protéger ce qu'il restait de son armure, mais le regard de Sana agissait comme un dissolvant, le laissant exposé, sans défense, sous la lune de Genève. Ses yeux étaient d'un gris d'orage, avec une lueur de feu sous la glace.

— Ma mère soupçonne quelque chose, dit-il d'une voix sourde. Elle cherche. Elle veut trouver la faille dans ton passé pour te transformer en arme contre moi.

Sana eut un sourire triste.

— Mon passé est un champ de mines, Adrien. Elle n'aura pas besoin de chercher bien loin. Dans mon pays, le silence était une survie. Ici, il est suspect. Mais elle ne comprend pas que le plus grand danger n'est pas ce que j'ai fui. C'est ce que je ressens ici, dans cette maison de verre.

Elle se leva, ses mouvements fluides comme une écriture cursive. Elle posa sa main

sur son torse, là où le cœur battait, sourd et puissant.

— Touche-moi, Adrien. Pas comme un mari qui remplit une obligation. Touche-moi pour que je me souvienne que je suis encore vivante, et pas seulement un dossier que l'on classe.

Les doigts d'Adrien tremblèrent avant de venir encadrer le visage de Sana. Sa peau était fraîche, mais ses pouces dégageaient une chaleur de braise.

— Si je te touche, Sana... je ne serai plus le spectateur de ma propre vie. Je serai ton complice. Jusqu'à la ruine.

— Nous sommes déjà ruinés, Adrien.

Il réduisit l'espace entre eux. Leurs fronts se touchèrent. L'odeur de Sana — un mélange de jasmin de son enfance et de la pluie froide de Genève — l'enivrait. C'était le parfum de l'insurrection. Il n'y avait plus de formulaires, plus d'enquêtes. Il n'y avait que le frottement de leurs souffles dans l'air froid.

Adrien descendit ses mains vers le creux de ses reins, l'attirant contre lui. Elle était une plume de colombe dans une main de fer, et pourtant, il sentait que c'était elle qui détenait tout le pouvoir.

— Ils vont tout faire pour nous détruire, murmura-t-il contre sa peau. Ils n'aiment pas ce qu'ils ne peuvent pas contrôler.

— Qu'ils cherchent, répondit-elle en s'abandonnant à l'étreinte. Qu'ils fouillent mes décombres. Ils y trouveront des cendres, mais ils ne trouveront jamais le secret de ce que je ressens en cet instant.

Elle passa ses bras autour de son cou. Il l'embrassa enfin. C'était un baiser de

nafragé, désespéré et affamé. C'était le goût du risque, le goût salé de la mer qu'elle avait traversée et le goût amer de l'argent qu'il avait hérité. Dans ce baiser, Sana traduisit tout ce qu'elle ne pouvait dire en mots. Elle traduisit sa peur de l'expulsion, sa haine des barrières de verre de Genève, mais par-dessus tout, son espoir fou que l'amour puisse être l'effet secondaire le plus puissant de leur contrat.

Pendant ce temps, dans le bureau d'Éléonore, la lumière bleue d'un écran baignait le visage de la matriarche. Elle regardait les photos de surveillance : Sana et Adrien au parc, se tenant la main. Elle n'y voyait pas de l'amour. Elle y voyait une faille de sécurité. Une erreur de calcul qu'il fallait corriger avec la précision d'un scalpel.

Elle ne savait pas encore que le scalpel ne suffirait pas. Car dans la bibliothèque sombre, une insurrection intime venait de naître. Sana et Adrien ne jouaient plus. Ils prenaient parti.

— Tu m'as sauvée d'un camp de réfugiés, Adrien. Mais qui va te sauver de toi-même ?

— Peut-être que c'est déjà fait, répondit-il, sa voix tremblante.

Ils quittèrent la bibliothèque main dans la main, traversant les couloirs glacés comme des intrus. Ils entrèrent dans leur chambre, et le déclic de la serrure résonna comme le premier acte d'une libération. Adrien ne ralluma pas la lumière. Seule la lueur bleutée de la lune dessinait des ombres mouvantes sur le tapis persan.

Sana se laissa aller contre la porte. Dans l'obscurité, Adrien devinait l'éclat de ses yeux.

— Elle ne s'arrêtera pas, murmura-t-elle. Sa voix n'était qu'un frisson de soie. Elle cherche le mot, le secret qui fera de moi une imposture.

Adrien s'approcha d'elle. Il posa ses mains sur ses épaules, sentant la tension des muscles. Il descendit ses doigts lentement le long de ses bras.

— Elle ne trouvera que ce que nous lui laissons voir. Elle croit que l'amour est un dossier que l'on peut classer. Elle se trompe. Tu n'es pas un dossier. Tu es... tu es le souffle que j'avais oublié de prendre.

Sana appuya son front contre lui. Pour une experte en linguistique, les mots d'Adrien étaient une révolution. Ils n'étaient pas les termes choisis d'un contrat. C'étaient des mots de chair.

— Dans mon pays, commença-t-elle, le silence est un vêtement que l'on porte pour ne pas être vu par le malheur. J'ai porté ce vêtement si longtemps. Mais avec toi, le silence a changé de nature. Il n'est plus une cachette. Il est un refuge.

Elle leva la main et effleura la mâchoire d'Adrien. Ce contact rugueux l'ancrait dans la réalité. Adrien prit le visage de Sana entre ses mains. Il sentait l'humidité d'une larme qui venait de s'échapper, un petit cristal de sel.

— Laisse-la chercher, dit-il en plongeant ses yeux dans les siens. Qu'elle épluche tes dossiers de demande d'asile. Elle ne trouvera rien qui puisse effacer la façon dont mon cœur bat quand tu entres dans une pièce. Elle cherche une faille légale, mais nous avons créé une vérité. Et contre cela, le papier est mort.

Il se pencha et déposa un baiser sur sa paupière. Sana sentit son cœur se gonfler d'une émotion si dense qu'elle en devint presque douloureuse. C'était cela, l'amour ? Ce mélange de terreur absolue et de paix profonde ?

— J'ai peur pour toi, Adrien. Elle va te dépouiller de tout ce que tu possèdes.

Adrien eut un petit rire triste.

— Tout ce que je possède ? Sana, regarde autour de toi. Ces tableaux sont des tombes. Si elle me retire tout cela, elle ne fera que m'alléger. Le seul empire qui m'importe désormais, c'est l'espace entre nos respirations.

Il l'emmena vers la fenêtre. Dehors, Genève brillait de mille feux froids. Les lumières des banques scintillaient comme des diamants artificiels.

— Regarde cette ville, dit Sana. Elle est construite sur des secrets. Et nous, nous cachons la vérité la plus subversive de toutes : deux êtres que tout oppose ont décidé que le contrat n'était plus nécessaire.

— Nous allons brûler le contrat, Sana. Dans nos cœurs, il est déjà en cendres.

Leurs lèvres se rencontrèrent à nouveau dans un baiser qui était une urgence. Sana s'abandonna, laissant la chaleur d'Adrien chasser les ombres. Elle comprit que l'enquête d'Éléonore ne pourrait rien contre eux. Car même si la mère d'Adrien parvenait à prouver que leur mariage était un contrat, elle ne pourrait jamais prouver que leur amour ne l'était pas.

Ils s'allongèrent sur le vaste lit de lin blanc, simplement pour écouter le bruit de deux solitudes qui s'étaient enfin trouvées. Sana s'endormit la première, bercée par l'odeur de santal. Elle rêva d'une langue nouvelle faite de silences partagés, une langue qu'aucun conseil juridique ne pourrait jamais traduire.

Adrien resta éveillé, regardant le plafond. Il savait que l'e-mail d'Éléonore tissait déjà sa toile. Il savait que le réveil serait brutal. Mais en sentant le souffle régulier de Sana contre son bras, il ressentit une paix qu'aucune fortune n'avait pu lui offrir. La glace avait fondu. Le chapitre de leur vie de papier se refermait ; celui de leur vérité de sang et de peau commençait.

# Chapitre 12

## Pièce n°12 : Rapport médical - Effets indésirables

**\*\*PIÈCE N°12 : RAPPORT MÉDICAL – UNITÉ DE PHARMACOVIGILANCE  
(STRICTEMENT CONFIDENTIEL)\*\***

\*Date : 14 Novembre\*

\*Objet : Suivi clinique - Molécule X-42 (Commercialisée sous le nom « Ataraxia »)\*

\*Observations : Signalement d'une incidence anormalement élevée de nécroses cutanées et de défaillances respiratoires chez les populations dites « hors-cadre ».

Note de la direction : Risque juridique faible en raison de l'absence de traçabilité des plaignants. Recommandation : Maintenir la distribution sur les marchés secondaires.\*

\*\*\*

Il neigeait sur les banques de la Rue du Rhône, une neige grasse qui semblait vouloir étouffer les murmures de la cité sous un linceul de silence feutré. Dans l'habitable pressurisé de la limousine, l'odeur du cuir neuf et du bois de santal d'Adrien aurait dû m'apaiser. Pourtant, le dossier que je serrais contre ma poitrine, cette « Pièce n°12 » dérobée à son bureau, pesait plus lourd qu'une sentence de mort.

Je percevais son trouble au-delà de son mutisme de marbre. Le bois de santal de son parfum fut soudain corrompu par l'acidité d'une sueur froide. Sa main, d'ordinaire si stable lorsqu'il signait des millions, écrasait nerveusement le velours du siège.

— Sana, tu ne comprends pas les protocoles, finit-il par lâcher, la voix durcie par une vaine tentative de défense. Il y a des phases de test, des marges d'erreur inévitables pour un lancement mondial...

— Viens voir tes marges d'erreur, Adrien.

Le chauffeur bifurqua vers les Pâquis, là où le bitume transpire une tout autre réalité. Nous descendîmes devant une ancienne imprimerie clandestine dont la façade lépreuse semblait gémir sous la bise. Le contraste était violent : les chaussures vernies d'Adrien heurtèrent un trottoir jonché de détritrus. Je le guidai vers le sous-sol, là où l'air avait le goût du fer et de la peur.

L'odeur nous saisit au seuil : un mélange âcre de désinfectant bon marché, de soupe populaire et de métal froid. Dans la pénombre, des silhouettes s'entassaient sur des chaises en plastique, spectres sans papiers dont l'existence n'était qu'un sursis.

— Regarde-les, Adrien, chuchotai-je, mon souffle venant mourir contre son oreille. Ne sois pas le rapport médical. Sois l'homme que je devine sous l'armure de givre.

Il se figea devant Amina. Elle tenait son fils, un petit être dont la peau semblait s'effriter comme du vieux parchemin. Les effets secondaires de l'Ataraxia. Adrien essaya de détourner les yeux, sa mâchoire se contractant violemment.

— Ce sont des cas isolés, Sana, nous ne pouvons pas...

— Le médicament... il le brûle de l'intérieur, coupa Amina d'une voix cassée.

Adrien s'approcha, lentement, comme s'il craignait de se briser. Lui, l'héritier des laboratoires Vane, s'agenouilla dans la poussière du sous-sol. Ses mains longues et fines s'avancèrent vers l'enfant. Je vis une hésitation, un dernier rempart protocolaire qui vacillait, puis ses doigts effleurèrent la joue brûlante du petit garçon. À ce contact, une larme unique traça un sillon sur son visage sculpté dans la douleur.

— Je ne savais pas, murmura-t-il, sa voix étranglée par un sanglot. Dieu m'est

témoin, je ne savais pas que l'horreur avait ce visage.

À cet instant, le contrat qui nous liait vola en éclats. Ma robe de soie se souilla de la crasse du sol alors que je me laissais glisser à ses côtés, posant ma tête contre son épaule. Le battement de son cœur était rapide, désordonné, comme un oiseau piégé.

— L'anesthésie est finie, Adrien, lui dis-je doucement. C'est cela, être vivant. C'est avoir mal pour ceux que l'on ne connaît pas.

Il tourna son visage vers moi, cherchant mon regard dans la pénombre, une quête désespérée de pardon.

— Pourquoi m'as-tu amené ici ?

— Parce que je ne peux pas aimer un homme qui ignore que ses souliers de cuir marchent sur des cœurs brisés.

Le retour vers la villa de Cognoy se fit dans un silence de cristal. Dans l'obscurité de la voiture, Adrien ne lâcha pas ma main, ses doigts entrelacés aux miens avec une force de naufragé. En franchissant le seuil du hall immense, le tic-tac de la pendule ancienne résonna comme un compte à rebours. Éléonore nous observait depuis le haut du grand escalier, sentinelle de l'ordre établi, mais son ombre ne nous atteignait plus.

Nous nous réfugiâmes dans son bureau, ce sanctuaire de cuir et de secrets. Adrien s'arrêta devant la fenêtre, regardant les lumières de Genève se refléter sur le lac.

— On ne peut pas rester neutres, Sana. Ma mère a bâti tout ça sur ce silence. Si je parle, ce sera un suicide social. Je perdrai mon nom, l'empire... peut-être ma liberté.

Il se tourna vers moi. La lumière de la lune découpait sa silhouette, le rendant plus noble que n'importe lequel de ses ancêtres.

— Ce mariage... ce n'est plus une tactique pour ton permis de séjour, n'est-ce pas ? demanda-t-il dans un souffle.

Je m'approchai de lui, mes mains remontant le long de son cou, déchiffrant à travers le tissu de sa chemise la carte de ses muscles enfin détendus.

— Ce n'est plus un sauvetage, Adrien. C'est un naufrage. Mais pour la première fois, je n'ai plus peur de me noyer.

Il me prit le visage entre les mains, ses pouces caressant mes pommettes avec une dévotion presque religieuse. Le baiser qui suivit n'avait rien d'un contrat. Il avait le goût de la révolte et de l'infini. Dans ce contact, je sentis toute la force de sa transformation. L'anesthésie était levée. La douleur était là, vive, hurlante, mais elle était belle. Elle était nous.

— On commence demain ? demanda-t-il contre mes lèvres.

— On a déjà commencé, Adrien.

Je savais que dès l'aube, la machine bureaucratique et familiale se mettrait en branle pour nous broyer. Mais alors qu'il me serrait contre lui, je rajoutai mentalement une note en marge de notre dossier : \*Le sujet ne traduit plus la vie, il la devient. Risque de contagion émotionnelle : total.\* Nous étions deux rebelles dans une forteresse de verre, prêts à brûler leurs formulaires avec le feu de nos propres vérités.

# Chapitre 13

## Pièce n°13 : Enregistrement audio d'une dispute

\*\*PIÈCE N°13 : TRANSCRIPTION D'UN ENREGISTREMENT ENVIRONNEMENTAL (MICRO DISCRÈTEMENT INSTALLÉ DANS LE SALON BLEU, RÉSIDENCE DE COLOGNY).\*\*

\*\*DATE : 14 NOVEMBRE.\*\*

\*\*HEURE : 18H42.\*\*

\*\*INTERLOCUTEURS : ADRIEN V. ET ÉLÉONORE V.\*\*

\*\*QUALITÉ DE L'AUDIO : EXCELLENTE.\*\*

\*« — Adrien, cesse de harceler ce cristal. Il a plus de mémoire que ta conscience. »\*

\*« — Ce n'est pas de l'indécision, Mère. C'est de la nausée. »\*

\*« — La morale est un luxe de poète, et tu es un héritier. Rappelle-toi qui a payé pour ton éducation, pour ce silence qui t'entoure, et pour cette femme que tu as introduite dans nos vies. »\*

\*« — Sana n'est pas une "introduction". C'est un être humain. Et ce que nous faisons au département recherche... ces chiffres que nous maquillons pour la mise sur le marché du nouveau traitement... »\*

\*« — (Bruit de porcelaine) Assez. Si cette jeune femme commence à instiller ses doutes de traductrice dans ton esprit, il faudra reconsidérer son utilité. Un mariage est un contrat, Adrien. Et les contrats se rompent si la clause de discrétion n'est plus honorée. Ne me force pas à appeler l'Office Cantonal. Tu sais combien ils aiment débusquer les mariages de complaisance... »\*

\*\*\*

Sous les hauts plafonds du salon de Colongny, le silence qui suivit les paroles

d'Éléonore n'était pas une absence de bruit, mais une présence étouffante. C'était une tension vitreuse, celle des maisons où l'on cache la corruption sous des tapis de soie. Adrien sentit un frisson minéral ramper le long de ses vertèbres, malgré le feu qui crépitait avec une régularité mécanique dans la cheminée.

Il regarda sa mère. Elle était assise, droite comme un reproche, la silhouette découpée contre la grisaille de Genève. Le lac Léman, au loin, n'était qu'une nappe d'étain liquide. Éléonore exhalait le gardénia et l'odeur rance des billets neufs, une effluve de coffre-fort que son fils avait apprise avant même de savoir lire. Adrien ferma les yeux. Jusque-là, il n'avait été qu'un homme dont le sang n'était qu'un flux de dividendes, une anesthésie ambulante filtrant le monde à travers son privilège. Mais depuis Sana, tout avait changé.

— Tu ne ferais pas ça, murmura-t-il enfin, la voix rauque. Tu ne dénoncerais pas ton propre fils à la police des étrangers.

Éléonore posa sa tasse avec une précision millimétrée. Le tintement de la porcelaine résonna comme un couperet.

— Je ne dénonce pas mon fils, Adrien. Je protège l'Empire. Sana est un charmant grain de sable, j'en conviens. Mais un grain de sable enraye les machines. Si elle continue à te poser des questions sur les protocoles de tests, elle devient un danger. Recadre-la. Rappelle-lui que sans ce tampon sur son passeport, elle n'est qu'une ombre parmi les milliers qui hantent les couloirs de l'aéroport.

— Elle n'est pas une ombre ! cria presque Adrien.

Il fit un pas vers la fenêtre. Il imaginait Sana dans leur appartement des Eaux-Vives, entourée de ses livres cornés et d'un plaid dépareillé qu'elle avait rapporté de son exil — une tache de couleur brute dans la perfection grise de sa vie.

— Tu as une semaine, lâcha Éléonore en se levant, lissant sa jupe d'un geste sec. Une

semaine pour qu'elle comprenne que la curiosité mène à l'expulsion. Après cela, je ne pourrai plus garantir ma... neutralité.

Adrien quitta le salon sans un regard pour les portraits de ses ancêtres. En franchissant le seuil, l'air froid de Genève le frappa. Il monta dans sa voiture, le cœur battant à un rythme effréné. Sept jours. Le compte à rebours avait commencé.

Lorsqu'il poussa la porte de leur appartement, l'odeur l'accueillit comme un pardon : le thé noir et la cardamome. Sana était là, debout dans la cuisine. Elle ne s'était pas contentée de l'attendre ; elle accomplissait le sacré dans le quotidien. Ses mains, si précises d'ordinaire, tremblaient imperceptiblement lorsqu'elle versait l'eau bouillante. Ce n'était plus l'icône de résilience qu'il admirait ; c'était une femme dont la fêlure affleurait, terrifiée par l'idée que le rêve puisse s'arrêter sur un formulaire CERFA de couleur grise.

Adrien s'approcha. Ses doigts cherchaient dans le vide la récurrence d'un geste qu'il n'avait pas encore appris : celui de caresser sans posséder. Il finit par poser sa main sur son épaule. Sana se retourna, son regard sombre noyé de questions qu'elle n'osait formuler.

— Elle a menacé, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

Adrien ne répondit pas par des mots. Il prit la tasse qu'elle lui tendait. La chaleur du grès contre ses paumes contrastait avec la transparence tranchante de Cognac. Il but une gorgée : l'amertume profonde du thé noir se mariait au feu de l'épice. C'était leur union. La douleur de l'exil et la brûlure du désir.

— Elle veut que je te fasse taire, Sana. Elle veut que notre mariage reste une ligne de comptabilité.

Sana posa son front contre le torse d'Adrien. Il sentit ses doigts s'agripper à son

veston de laine.

— Et si elle le fait ? Si l'inspecteur vient ? Si je dois repartir là-bas ?

Adrien la serra plus fort, l'enveloppant de tout son être. Il sentait le battement de son cœur, un oiseau captif contre sa poitrine.

— Je brûlerai tout avant qu'ils ne te touchent. L'empire, les rapports, les preuves. On tombera ensemble, mais tu resteras libre.

Il se recula pour encadrer son visage de ses mains. La lumière ambrée de la cuisine soulignait l'imperfection d'une petite cicatrice sur son front, vestige d'une autre vie, d'une autre guerre. C'était là, dans ce détail, qu'il l'aimait le plus.

Leurs lèvres se rencontrèrent avec une urgence nouvelle, loin de l'éloquence de salon. C'était un baiser de survivants, un échange de souffles où la peur de l'administration se dissolvait dans la réalité de la peau. Adrien la porta vers leur chambre, cherchant dans l'obscurité une vérité que les lois ne pouvaient capturer.

Dans le silence de la nuit, alors qu'ils étaient enfin seuls, dépouillés de leurs noms et de leurs craintes, Adrien comprit que leur insurrection était irréversible. La menace d'Éléonore, les sept jours, les inspecteurs qui rôdaient dans l'ombre des banques... tout cela n'était que du bruit de fond.

— Une semaine, murmura-t-il dans ses cheveux.

— Une vie, répondit-elle.

L'amour était devenu leur seul remède contre l'hiver genevois, une monnaie de sang et de promesses qu'aucun dossier administratif ne pourrait jamais dévaluer. Tandis que la pluie recommençait à frapper les vitres, Adrien ferma les yeux, prêt à devenir l'homme que les formulaires ne pourraient jamais contenir.

# Chapitre 14

## Pièce n°14 : Formulaire de dénonciation anonyme

**\*\*PIÈCE N°14 : FORMULAIRE DE DÉNONCIATION ANONYME (RÉF. OCPM/GE-7742-B)\*\***

**\*\*Date de réception : \*\* 14 novembre**

**\*\*Service : \*\* Office Cantonal de la Population et des Migrations (OCPM) – Service des Enquêtes de Moralité.**

**\*\*Objet : \*\* Signalement d'un mariage de complaisance (Article 118a du Code Civil).**

**\*\*Contenu du signalement : \*\***

« Je souhaite porter à votre attention le caractère frauduleux de l'union entre M. Adrien de V. et Mme Sana A. Ce mariage n'est qu'un montage financier et administratif visant à régulariser la situation de l'intéressée. Aucun projet de vie commune réel n'existe. Les preuves d'affection sont mises en scène. Des transferts de fonds substantiels ont été effectués vers des comptes liés à la famille de l'épouse peu avant la cérémonie. Vous trouverez ci-joint la copie d'un accord mentionnant une "durée de prestation" d'un an. La neutralité de notre institution ne doit pas servir de manteau à de telles impostures. »

**\*\*Signature : \*\* \*Anonyme.\***

**\*\*\***

Le silence, à Genève, n'est jamais tout à fait vide. Il est une matière dense, une moquette épaisse qui étouffe les cris avant qu'ils ne puissent franchir les lèvres. Dans le salon d'Adrien, ce silence avait aujourd'hui le goût métallique du sang et l'odeur

âtre du papier glacé.

Le formulaire était là, posé sur la table basse en loupe de noyer, une tache immaculée et cruelle au milieu de l'harmonie feutrée de la pièce. Sana fixait les lettres dactylographiées. Elle qui passait ses journées à disséquer les nuances des langues, elle se sentait soudain analphabète face à cette violence administrative. Chaque mot — \*frauduleux, montage, prestation\* — agissait comme un scalpel, découpant la peau fine de sa sécurité.

— Sana, regarde-moi.

La voix d'Adrien était un murmure de basse, profonde, mais elle y décela une fêlure. Un frisson qui ne venait pas de la bise flagellant les vitres, mais d'une peur primitive. Il se tenait debout près de la cheminée, le corps tendu. L'anesthésie de son éducation, ce vernis de distance aristocratique qu'il portait comme une armure de soie, s'écaillait. Il ne ressemblait plus à l'héritier des banques privées, mais à un homme qui voit son sanctuaire profané.

— Ils savent, murmura-t-elle. Sa voix n'était qu'un souffle. Quelqu'un est entré dans notre secret, Adrien. Quelqu'un a décidé de transformer notre air en poison.

Elle s'approcha de lui, et l'odeur d'Adrien l'enveloppa — un mélange de cèdre, de papier ancien et cette note de tabac froid qui s'accrochait à ses revers. Elle posa sa main sur son bras. À travers le coton égyptien, elle sentit la chaleur de sa peau et le tressaillement de son muscle. C'était une insurrection sensorielle contre la froideur du dossier de l'OCPM resté sur la table.

— Ma mère... commença-t-il, la voix sourde. Elle sait que si ce scandale éclate, le nom sera la première chose à brûler.

Il attrapa la main de Sana. Ses doigts étaient longs, frais, et il les serra avec une

urgence qui lui fit mal d'une douleur délicieuse. C'était le geste d'un homme qui se noie et qui s'agrippe à la seule vérité qui lui reste.

— On peut partir, Sana. Quitter cette ville de miroirs. On ne fuit pas l'administration, on l'affronte. Mais pas ici. L'air est trop lourd de leur présence.

Il prit le formulaire et, d'un geste sec, le froissa en une boule insignifiante. Un acte de résistance puéril et magnifique.

— On part au chalet. Là-haut, la neige étouffe tout.

Ils sortirent en silence. Dans l'ascenseur aux parois de miroir, ils virent leurs reflets : un couple parfait, l'image même de la réussite genevoise. Mais dans la manière dont leurs épaules se frôlaient, on pouvait lire l'insurrection. Ils n'étaient plus des pièces à conviction, mais des êtres de chair s'apprêtant à commettre le plus beau des crimes dans cette cité de la neutralité : celui de ne plus être neutres l'un envers l'autre.

\*\*\*

**\*\*NOTE DE SURVEILLANCE (ADJOINTE À LA PIÈCE 14) :\*\***

\*Les sujets ont quitté leur domicile de Coligny à 21h42. Direction l'autoroute A40. Attitude observée : Proximité physique accrue. Le sujet B (Adrien de V.) manifeste des signes de nervosité. Le sujet A (Sana A.) exerce une influence émotionnelle croissante. Risque de dissimulation de preuves. Procédure de convocation pour audition séparée à lancer sous 48 heures.\*

\*\*\*

Dehors, la pluie s'était changée en une neige fine qui transformait la lumière des réverbères en une aura mystique. Le moteur de la Jaguar vrombit discrètement, un ronronnement de fauve apprivoisé. Ils quittèrent le centre-ville, laissant derrière eux

les banques aux façades de marbre et les bureaux où des fonctionnaires classaient déjà leur dossier dans la pile des « Cas Suspects ».

Sana posa sa tête contre le cuir du siège. Elle ferma les yeux, se concentrant sur le bruit des pneus sur la chaussée humide, un son fluide qui semblait les emporter loin de la réalité. Elle imaginait les questions qu'on leur poserait bientôt. Ils allaient fouiller leur vie, demander pourquoi il dormait sur le côté gauche, quelle était sa marque de thé préférée. Ils allaient transformer leur intimité en un interrogatoire de police.

Adrien ne quitta pas la route des yeux, mais il tourna sa main pour entrelacer ses doigts aux siens.

— Je pense qu'il est temps de choisir mon camp, Sana. Pour la première fois de ma vie, je n'ai pas besoin d'un expert-comptable pour savoir où se trouve ma richesse.

Elle sourit, un sourire triste et beau, comme un soleil d'hiver. Elle sentait la rugosité légère de sa peau contre la douceur de la sienne. C'était là, dans cette friction infime, que résidait leur seule vérité. Pas dans les registres, pas dans les rapports de surveillance, mais dans cet échange thermique qui lui murmurait qu'elle n'était plus seule.

Le silence qui régnait dans l'habitacle n'était plus une absence de bruit, mais une symphonie de non-dits. Adrien dégageait une odeur de santal et de pluie froide, un parfum qui, pour Sana, effaçait l'odeur âcre des encres sèches. Elle repensa à cette administration genevoise, cette machine à broyer les rêves. Pour ces fonctionnaires, leur union n'était qu'une anomalie statistique. Ils ne comprenaient pas que l'amour n'est pas une pièce à conviction, mais une insurrection silencieuse.

— Laisse-les demander, Sana, reprit-il, la voix vibrant jusque dans les poumons de la jeune femme. Qu'ils cherchent. Ils ne trouveront jamais ce qui se passe ici. Ils n'ont

pas de case dans leurs formulaires pour la façon dont ma main s'ajuste à la tienne. Nous sommes une erreur système. La plus belle erreur de ma vie.

Il gara la voiture sur le bas-côté, à un endroit où la montagne offrait un balcon sur la vallée. En bas, les lumières de la ville scintillaient comme des diamants jetés sur un tapis de velours noir. Mais là-haut, l'air était pur, piquant. Il coupa le moteur. On n'entendait plus que le craquement du métal qui refroidissait et le battement sourd de leurs cœurs.

Il se tourna vers elle. Dans l'obscurité, ses yeux étaient deux puits de lumière. Il s'approcha, franchissant l'espace symbolique que les contrats avaient tenté de régler. Son souffle vint caresser ses lèvres, une brise tiède aux accents de menthe. Sana sentit son cœur s'emballer. Elle n'était plus la traductrice, elle n'était plus l'étrangère. Elle était une femme aimée, et cette certitude était plus puissante que n'importe quel passeport.

Quand ses lèvres rencontrèrent les siennes, ce fut comme si le monde entier s'effaçait. C'était un baiser de naufragés, un acte de foi désespéré. Dans cet instant, la « Pièce n° 14 » n'était qu'un morceau de papier sans importance. Le véritable formulaire, c'était celui qu'ils écrivaient sur leur propre peau.

— Quoi qu'il arrive demain, murmura-t-il contre son cou, tu es ma seule patrie.

Sana frissonna. Elle savait que les mots d'Adrien étaient un serment.

— Et toi, répondit-elle, tu es ma seule langue. Celle que je n'ai pas besoin de traduire pour comprendre.

Ils restèrent là, enlacés, alors que dehors la neige effaçait les traces de leurs pneus comme pour les protéger du monde qui les traquait. L'amour n'était pas un contrat, c'était un sabotage. L'étau se resserrait, certes. Mais dans cet étau, ils n'avaient jamais

été aussi proches de la vérité. Une vérité qui ne tenait sur aucun papier, qui ne s'expliquait dans aucune langue, mais qui se vivait dans le frôlement des peaux.

Sana ferma les yeux, bercée par le silence de la montagne. Pour la première fois de sa vie de traductrice, elle n'avait pas besoin de chercher le mot juste.

Le mot juste, c'était lui.

# Chapitre 15

## Pièce n°15 : Déclaration fiscale commune

L'air dans le bureau d'Adrien possédait cette densité particulière des lieux où l'on s'apprête à commettre un sacrilège. Une odeur de vieux papier, de cire et ce parfum de pluie froide qui s'engouffrait par l'entrebâillure de la fenêtre, l'haleine même de Genève, cette ville trop occupée à compter ses secrets pour dormir tout à fait.

Sana était assise en face de lui, de l'autre côté du vaste bureau en acajou dont la surface luisante reflétait son visage comme un double incertain. Elle fixait le formulaire 102.34-B. Pour l'administration fiscale, ce n'était qu'un agglomérat de chiffres, une mise en commun de patrimoines et de déductions forfaitaires. Mais sous la lumière tamisée, l'encre noire ressemblait à une traînée de poudre. En apposant son nom à côté de celui d'Adrien, elle ne remplissait pas une obligation ; elle fracturait sa propre solitude. Elle fusionnait leurs existences juridiques, créant un lien plus indestructible que n'importe quelle promesse murmurée à l'aube.

Elle perçut l'odeur d'Adrien — cèdre, cuir et une pointe d'amertume métallique — avant même qu'il ne contourne le bureau. Lorsqu'il s'arrêta juste derrière elle, le silence de la pièce changea de nature. Ce n'était plus le vide des coffres-forts genevois, mais une attente électrique. Elle entendait le froissement léger du lin de sa chemise, le cliquetis de la pluie contre la vitre, et surtout, son propre souffle qui se bloquait.

— C'est étrange, n'est-ce pas ? murmura-t-il. Sa voix était un velours sombre. Que ce papier soit la seule preuve que nous formons un « nous ». Pour le monde, nous sommes un dossier. Des colonnes de revenus. Ils ne voient pas l'encre de nos doutes.

Il posa une main sur le dossier de son fauteuil, si près de son épaule qu'elle pouvait deviner la texture de ses doigts sans les toucher.

— Mon empire est une prison, Sana. L'or est le métal le plus froid qui soit. Chaque privilège dont je jouis est une dette contractée sur le dos de quelqu'un d'autre. Je suis l'anesthésiste en chef d'une dynastie qui a oublié comment ressentir.

Sana se tourna légèrement pour lui faire face. Leurs visages n'étaient plus séparés que par quelques centimètres. Elle voyait le battement infime de sa paupière, la tension au coin de sa lèvre, cette tristesse séculaire qui habitait ses iris gris.

— Mon silence était mon arme, Adrien, répondit-elle enfin. Quand on arrive ici avec rien d'autre que l'espoir de ne pas être renvoyée dans le chaos, on apprend que chaque mot peut être retourné contre soi. J'ai choisi de me taire pour que personne ne puisse rien me prendre. Nous avons bâti des forteresses. La tienne est faite de richesses, la mienne d'ombres.

Adrien s'accroupit pour être à sa hauteur. Ce geste de déférence, de la part d'un homme habitué à dominer, la bouleversa. Il prit sa main dans les siennes. Ses paumes étaient grandes, enveloppant la main frêle de Sana avec une tendresse désespérée.

— Apprends-moi tes mots, demanda-t-il. Apprends-moi à ne plus être neutre.

Il ne parlait pas de géopolitique. Il demandait l'asile dans le cœur de Sana. Pour cet héritier d'un empire de verre, la neutralité n'avait été qu'une anesthésie de luxe. Elle, la traductrice des douleurs des autres, comprit à cet instant que leurs cicatrices parlaient la même langue morte, une syntaxe de l'absence qu'ils étaient enfin prêts à conjuguer au présent.

— Le silence est fini, murmura-t-elle contre ses lèvres.

Il combla l'espace. Le baiser fut d'abord une exploration prudente, un effleurement de lèvres qui se cherchaient dans l'obscurité, avant de devenir plus profond, plus impérieux. C'était un baiser qui goûtait au whisky et au désespoir, mais aussi à une promesse folle. Sana s'accrocha à ses épaules, cherchant à s'ancrer dans cette réalité charnelle alors que le bureau d'acajou, les menaces d'Éléonore et les formulaires s'effaçaient devant l'urgence de leurs corps.

Lorsqu'ils se séparèrent, Adrien resta le front contre le sien.

— Si nous signons, il n'y aura plus de retour en arrière. Ils fouilleront nos draps, nos souvenirs. Es-tu prête à ce que notre intimité devienne un dossier d'instruction ?

Sana prit le stylo Montblanc qui reposait sur le bureau. L'objet était lourd, chargé du poids de toutes les clauses qui l'avaient précédé.

— Ils peuvent regarder ce qu'ils veulent. Ils ne comprendront jamais ce qui se passe ici. Ma vulnérabilité est ma seule arme, et je choisis de la partager avec toi.

Elle signa d'une écriture fluide. Adrien prit le stylo à son tour. Ses doigts tremblaient imperceptiblement. Pendant un instant, l'ombre d'Éléonore parut planer dans les coins sombres, un avertissement sur le prix de cette trahison envers la lignée. Mais il apposa son paraphe, liant son destin au sien, scellant leur "suicide social" avec la détermination d'un homme qui vient de trouver une raison de se battre.

— Voilà, dit-il. Pour l'administration, nous sommes un couple légitime. Pour nous, c'est le début de l'insurrection.

Il l'entraîna vers la chambre. Chaque marche de l'escalier gravie était une distance de plus mise entre eux et leur passé. Ils s'enfonçaient dans l'intimité de la maison, là où les caméras de surveillance ne pouvaient pas capturer la vérité de leurs souffles courts.

Dans l'intimité de la chambre, la lumière de la lune filtrait à travers les rideaux de

soie, dessinant des lignes d'argent sur le parquet. Adrien ne lâcha pas sa main. Ils s'assirent côte à côte sur le lit, les épaules se frôlant.

— Je démissionne, Sana, murmura-t-il contre sa nuque. Pas seulement de l'entreprise. Je démissionne de l'homme que je devais être. Si l'empire doit s'effondrer pour que je puisse enfin sentir ton cœur battre, alors qu'il brûle.

Il l'embrassa de nouveau, un baiser de terre et de feu. Sana s'abandonna, savourant la douceur des draps en lin contre sa peau et la force tranquille des bras qui l'enlaçaient. Elle n'était plus la requérante d'asile, l'étrangère de passage. Elle était une femme aimée, une entité sacrée que l'on vénérât par le toucher.

— On va tout perdre, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, le souffle court.

— Oui, répondit-il sans hésiter. Ma mère ne pardonnera pas. On nous regardera comme des parias. Mais pour la première fois, je n'ai pas l'impression de posséder du vide. Je t'aime, Sana.

Elle sentit une larme de soulagement rouler sur sa tempe. La forteresse du silence s'écroulait enfin.

— Je t'aime, Adrien.

Ils restèrent ainsi, enlacés, tandis que la nuit genevoise s'étirait vers l'aube. Ils ne dormaient pas, de peur de briser l'enchantement. Ils étaient les auteurs d'une histoire qu'aucun formulaire ne pourrait jamais contenir. Dans le silence de l'aube, on n'entendait plus que le murmure du lac, témoin éternel des passions humaines, rappelant que même au cœur de la cité la plus réglée du monde, le désordre du cœur reste la seule véritable liberté.

# Chapitre 16

## Pièce n°16 : Procès-verbal d'audition contradictoire

Sous le grésillement des néons, le temps ne s'écoulait plus ; il stagnait. Le silence de la salle d'interrogatoire n'était pas un vide, c'était une substance épaisse qui se collait à ma peau comme l'humidité des rives du lac Léman. Ici, l'administration genevoise n'avait pas de visage, seulement des procédures. Le dossier devant la commissaire Berthier était une tour de Babel de papier où ma vie, mes peurs et mes respirations avaient été compressées en paragraphes dactylographiés.

Je sentais le froid de la chaise en métal traverser le tissu de ma jupe. C'était une froideur honnête, contrairement à la politesse feutrée de la femme qui me faisait face. En tant que traductrice, j'avais passé ma vie à peser le poids des syllabes. Mais aujourd'hui, la langue qu'on me demandait de parler n'était pas celle du cœur. C'était celle des preuves.

Pourtant, malgré l'odeur de café rance, je ne pouvais m'empêcher de sentir Adrien. Quelques heures plus tôt, dans le vestibule, il avait posé sa main sur ma nuque. Ses doigts avaient légèrement tremblé — une micro-expression tactile que moi seule savais déchiffrer. Le parfum de son savon, un mélange de cèdre et d'incertitude, m'était resté aux narines. Ce souvenir était mon ancre.

— Madame Al-Sayed, commença la commissaire d'une voix qui rappelait le froissement du papier sec, décrivez-moi votre réveil. Ne me donnez pas l'horaire. Donnez-moi la vérité des faits.

Je fermai les yeux. Dans le noir de mes paupières, je revis la lumière bleutée du matin.

— Le silence était le premier fait, commençai-je, ma voix plus charnelle que je ne l’aurais voulu. Adrien respire d’une manière particulière lorsqu’il est inquiet. Un souffle court, presque une excuse d’exister. Avant même d’ouvrir les yeux, j’ai senti la chaleur de son épaule. Vous savez, cette chaleur humaine qui vous dit que vous n’êtes pas seule face au vide ? C’est cela, mon premier fait.

Le stylo de la commissaire s’arrêta. Elle voulait du quantifiable. Je lui racontai alors le petit-déjeuner, le bruit du couteau sur la biscotte qu’Adrien tartinait avec une précision scientifique pour occuper ses mains, lui qui gérait des fusions-acquisitions mais ne savait pas faire fonctionner la machine à café. Je décrivis sa chemise bleue, un peu élimée au col, celle qu’il portait quand il avait besoin de se sentir en sécurité.

— Le mariage a été conclu dans un contexte financier spécifique, observa la commissaire. Un contrat, n’est-ce pas ?

Le mot tomba comme une guillotine.

— Les plus belles traductions sont celles qui s’éloignent du texte original pour en capturer l’esprit, murmurai-je, mes doigts jouant avec l’alliance à mon annulaire. Ce mariage a commencé par un échange de services. Mais on ne contrôle pas la direction du vent quand on décide de vivre sous le même toit.

Elle me demanda une habitude secrète. Je lui parlai de la main d’Adrien qui, même dans le sommeil le plus profond, tâtonnait le drap jusqu’à rencontrer mes doigts. « C’est le bruit de deux solitudes qui font la paix », conclus-je.

L’audition dura des heures. Quand je sortis enfin, le couloir s’étirait comme un purgatoire de linoléum. Adrien sortait de la pièce d’en face. Nos regards se croisèrent. Vingt mètres nous séparaient, un abîme de procédures, mais l’espace se comprima. Je vis le muscle de sa mâchoire tressaillir — non par colère, mais pour retenir un sanglot

d'aveu. Son armure de marbre se fissurait enfin.

On nous fit entrer dans une petite salle pour la confrontation finale. L'inspectrice nous fixa, cherchant la faille.

— Monsieur de Valmont, vous avez déclaré que votre rencontre n'était pas le fruit du hasard, contrairement à ce que Madame a affirmé.

Je sentis Adrien se raidir. Son regard rencontra le mien. Sa voix de granit s'était muée en un velours sombre, une fêlure délicate y trahissant son émotion.

— C'est exact, répondit-il. Sana est une romantique ; elle a besoin de poésie. Moi, j'ai passé trois mois à corrompre des secrétaires pour savoir à quelle table elle serait assise. J'ai menti sur notre rencontre parce que je ne voulais pas qu'elle voie le prédateur derrière l'admirateur. J'avoue l'avoir aimée bien avant d'en avoir le droit.

L'inspectrice resta muette. Les cases de son formulaire n'étaient pas prévues pour l'imprévisible de l'âme.

La nuit qui suivit fut notre véritable insurrection. Dans l'obscurité de notre chambre, les gestes devinrent une conversation plus profonde que toutes les dépositions. Sous la soie et le coton, il n'y avait plus de linguiste ni d'héritier. Il n'y avait que deux corps cherchant la guérison. Son parfum avait changé ; ce n'était plus le cèdre de l'incertitude, mais l'odeur de la résine après l'orage, quelque chose de plus ancré, de plus organique.

À l'aube, je restai éveillée, observant la lame de lumière froide rayer le parquet. Je savais que l'enveloppe de la Confédération arriverait bientôt. Le tampon de la République ne serait pas un diplôme de bonheur, mais l'acte de décès de notre mystère. En devenant "légaux", nous devenions ordinaires.

Le carillon retentit. Adrien descendit. Je le rejoignis sur le palier. En bas, un officier lui remit une enveloppe cartonnée. Adrien la déchira. Le bruit du papier qui cède fut comme un cri dans la maison vide.

— Ils nous accordent la validité, Sana, dit-il avec un rire incrédule. Ils disent que nos témoignages sont parfaitement concordants dans leur dimension émotionnelle.

Il me tendit la lettre. \*Mariage reconnu... Droits de séjour octroyés.\* C'était la victoire que nous avions planifiée. Mais dans les yeux d'Adrien, je ne vis que de la lassitude.

— S'ils acceptent ce mariage, c'est parce qu'ils pensent que nous sommes rentrés dans le rang, murmura-t-il. Ils ont validé le contrat. Pas nous.

Sous mes yeux, il déchira la lettre en mille morceaux. Ils tombèrent sur le marbre comme des flocons de neige dérisoires.

— Je refuse leur validation, déclara-t-il, sa voix vibrant d'une force nouvelle. Je ne veux pas de ce séjour parce qu'un bureaucrate a décidé que j'étais amoureux. Je renonce à la succession. Je vais contester les activités de ma mère. Nous partons, Sana. Sans rien.

Le poids de son sacrifice m'étourdit. Il abandonnait un empire pour une femme sans racines. Je regardai alors mon alliance. Ce n'était plus un accessoire de théâtre, c'était le cercle de ma nouvelle vie.

Le silence dans le hall n'était plus épais et poisseux comme dans la salle d'interrogatoire. Il était devenu clair, vaste, immense.

— Partons, dis-je.

Adrien me prit la main. Nous franchîmes le seuil de la demeure, laissant derrière nous les débris du papier officiel. Dehors, Genève s'éveillait sous une lumière d'argent. Nous n'avions plus de dossier, plus de garanties, plus de neutralité. Nous n'étions plus une pièce à conviction, mais une version finale qui n'avait besoin d'aucune traduction.

# Chapitre 17

## Pièce n°17 : Témoignage d'un lanceur d'alerte

**\*\*PIÈCE N°17-A : RAPPORT D'ANOMALIE SYSTÈME\*\***

**\*\*DESTINATAIRE :\*\*** Direction de la Sécurité, Laboratoires V.

**\*\*DATE :\*\*** 14 Novembre, 23h42.

**\*\*OBJET :\*\*** Accès non autorisé au répertoire sécurisé « PROTOCOLE-X34 ».

**\*\*DESCRIPTION :\*\*** Le terminal de l'interprète-traductrice S.A. a été utilisé pour extraire et convertir trois mille fichiers cryptés. Aucun motif professionnel n'a été identifié. Le serveur a enregistré une transmission externe via un tunnel VPN anonymisé. L'intégrité du secret industriel est compromise.

**\*\*RECOMMANDATION :\*\*** Suspension immédiate des accès et mise en œuvre du protocole de licenciement pour faute grave.

**\*\*\***

Le silence de la nuit genevoise possède cette texture de feutre épais qui étouffe les cris mais laisse passer le tintement lointain du tramway, rappelant que le monde tourne, indifférent aux séismes des cœurs. Assise dans la pénombre du bureau d'Adrien, la seule source de lumière émane de mon écran. Cette lueur bleutée, presque clinique, lèche mes phalanges et creuse des ombres sur mes joues. C'est une lumière qui déshabille. Elle expose chaque pore de ma peau, chaque tremblement de mes cils, cherchant à m'interroger.

Devant moi, les mots défilent. Ce ne sont pas des mots que l'on murmure sous les draps de lin. Ce sont des mots-couteaux, des mots-cadavres. \*Taux de létalité acceptable. Rentabilité prévisionnelle.\* Je suis traductrice. Ma passion a toujours été de construire des ponts. Mais ce soir, je ne traduis pas. Je trahis. Ou peut-être que je

rends leur vérité à ceux que le silence a déjà dévorés.

L'odeur du bureau m'enveloppe : cire d'abeille sur les meubles anciens, papier glacé et ce parfum qu'il porte, une note de fond de bois de santal et de fer froid. Cette odeur est mon oxygène et mon poison. Elle me rappelle qu'il est là, cet homme qui m'a épousée pour une question de formulaires, cet homme dont le nom est apposé sur ces documents infâmes que je livre au monde.

Soudain, le parquet craque. Ce n'est pas le craquement sec du bois qui travaille, c'est le poids d'une présence. Je reconnais son souffle. Une minuscule hésitation, un soupir retenu que seule une linguiste de l'intime peut déceler.

— Sana.

Son nom sur ses lèvres a le goût d'un aveu. Adrien est là, dans l'embrasement de la porte. Sa chemise blanche est entrouverte, ses manches retroussées. C'est l'Adrien des marges. Ses yeux, d'habitude protégés par une glace polaire, sont embués.

— Tu es en train de le faire, n'est-ce pas ? demande-t-il. Tu es en train de brûler l'empire.

— Je ne brûle rien, Adrien. Je rends le feu à ceux qui ont froid. Tes laboratoires... ces chiffres... ce sont des vies. Des gens qui n'ont pas de passeport suisse pour les protéger de la douleur.

Il s'arrête devant moi. L'espace entre nous est réduit. Je compte les battements de sa carotide. Un tambour de guerre. Il lève la main. Je crois qu'il va m'arrêter, fermer l'ordinateur, appeler la sécurité. Ses doigts effleurent ma joue, mais je sens un tremblement infime qu'il tente de dissimuler. Cette vulnérabilité me poignarde plus que sa force.

— Aide-moi, dit-il soudain, sa voix se brisant. Aide-moi à ne plus être anesthésié.

Il se penche et ses lèvres trouvent les miennes. Ce n'est pas un baiser de cinéma. C'est un baiser de naufragés, salé et urgent. La rugosité de sa barbe naissante, après cette nuit de veille, frotte contre la peau fine de mon visage avec une friction électrique. Je sens le contraste violent entre la soie fluide de ma blouse et le coton rigide, presque armuré, de sa chemise. Mes doigts s'égarèrent dans l'épaisseur de sa nuque, là où le monde s'arrête de hurler. Je m'agrippai à ses cheveux sombres comme on se retient à une falaise avant le saut, cherchant dans le grain de sa peau la seule preuve que je n'étais pas déjà en train de rêver notre perte.

Derrière nous, l'écran clignote. \*Transmission terminée.\*

Le dernier fichier est parti. Le monde se réveillera avec un scandale qui fera trembler Genève. Mais ici, dans ce bureau saturé d'émotions brutes, le temps s'est arrêté. Nous restons enlacés au milieu des preuves de notre crime social.

— Tu sais qu'ils vont nous enlever tout ça ? dis-je en désignant les moulures, les tableaux, la sécurité du nom.

Adrien esquisse un sourire triste et beau.

— Laisse-les prendre les murs, Sana. Ils ne peuvent pas traduire ce qui se passe entre nous en un formulaire de saisie.

Soudain, le silence est fracturé. Des sirènes. Lointaines, puis hurlantes. Le rythme s'accélère. Mon cœur rate un bond.

Des pas lourds dans le couloir. Le clic d'une serrure. Le froid du métal qui s'annonce.

Adrien ne me lâche pas. Il réajuste sa cravate, mais sa main frôle la mienne dans une

micro-hésitation, une caresse désespérée. La porte explose presque sous la force de l'entrée officielle. Des ombres sombres. Des badges. La lumière crue du couloir inonde notre pénombre.

— Adrien V., vous êtes en état d'arrestation.

Les mots tombent comme des couperets administratifs. Je sens le métal des menottes, un froid mordant contre la chaleur de ma peau. C'est une insurrection sensorielle. On nous entraîne. Je ne baisse pas les yeux. Je traverse les open-spaces, ces cimetières de chiffres, avec la démarche d'une femme qui a enfin trouvé sa syntaxe.

On nous sépare sur le trottoir. Les flashes des photographes crépitent, petites explosions blanches. Adrien me regarde une dernière fois à travers la vitre de la voiture de police. Un fil invisible se tend. Une promesse sans alphabet.

Je réalise alors que l'amour n'est pas un contrat. C'est ce qui reste quand on a tout brûlé pour rester digne de soi-même. C'est cet effet secondaire imprévu d'une machination financière.

La voiture démarre. Je respire l'air frais du lac, un air de liberté qui a un goût de fer et d'éternité. Je n'ai plus besoin de traduire ma vie pour qu'elle ait un sens. Dans les marges de notre histoire, là où l'encre des sentiments est la seule qui ne s'efface jamais, nous sommes enfin libres d'être perdus ensemble.

# Chapitre 18

## Pièce n°18 : Lettre de rupture d'Éléonore

**\*\*ÉLÉMENT DE PREUVE N°18\*\***

**\*\*OBJET : \*\*** Note manuscrite et document d'identité (Passeport de la République Française, série 23-A-09).

**\*\*EXPÉDITEUR : \*\*** Éléonore von Wattenwyl.

**\*\*DESTINATAIRE : \*\*** Sana [Nom de jeune fille omis].

**\*\*CONTENU : \*\*** « Ma chère Sana. La raison finit toujours par l'emporter sur les élans du cœur les plus désordonnés. Vous trouverez ci-joint la clef de votre propre liberté. Un passeport, un compte aux îles Caïmans crédité de deux millions de francs suisses, et un billet d'avion pour la destination de votre choix. En échange : votre départ immédiat, sans adieu, et la signature de la demande de divorce pour "incompatibilité irrémédiable". Ne voyez pas cela comme une expulsion, mais comme une promotion. Le silence est la monnaie la plus précieuse de Genève. Sachez l'utiliser. »

\*\*\*

Le silence de ce salon n'était pas celui d'une église, ni même celui, feutré, d'une bibliothèque. C'était un silence minéral, une absence de son si dense qu'elle pesait sur mes épaules comme un manteau de plomb. Éléonore était assise en face de moi, impériale, une tasse de porcelaine de Meissen entre ses doigts longs et diaphanes. Elle appartenait à cette race de femmes dont le sang coule à la vitesse d'un glacier : lent, implacable, sculptant le paysage par la simple force de sa froideur.

Sur le guéridon de merisier, l'enveloppe reposait. Un rectangle blanc contenant de quoi racheter une vie entière. L'odeur de l'ambre gris, signature olfactive d'Éléonore,

saturait l'air, me rappelant les caveaux familiaux où l'on enterre les secrets. Mon nez, affûté par des années de vigilance de traductrice, captait aussi la note métallique de l'encre fraîche du passeport. Ma dignité retrouvée, aux yeux des tampons officiels.

— Prenez-le, Sana, murmura-t-elle. Sa voix était un froissement de soie. Il ne s'agit pas d'un pot-de-vin. C'est une transaction de courtoisie. Adrien n'est pas fait pour les tragédies grecques. Il est fait pour la pérennité.

Je ne répondis pas immédiatement. Je revoyais Adrien, la courbe de son cou lorsqu'il s'endormait, épuisé par le poids de son nom. Son intériorité était un territoire que j'avais cartographié avec la patience d'une amoureuse clandestine. Sa froideur n'était qu'une anesthésie, un bouclier qu'il avait érigé pour ne plus sentir la morsure de la culpabilité.

— Vous pensez que je suis une pièce de monnaie, Éléonore ? demandai-je, ma voix chargée d'une électricité nouvelle.

Elle eut un petit rire dépourvu de joie.

— Nous le sommes tous à Genève, ma chère. La question n'est pas de savoir ce que vous valez, mais ce que vous êtes prête à coûter. Si vous l'aimez, vous le rendrez à son destin. Un destin sans vous, mais avec le pouvoir et le nom.

Je me levai. Mes jambes étaient flageolantes, mais mon esprit avait la clarté du diamant. L'offre était un chant de sirène : deux millions pour ne plus être « la femme du dossier n°402 ». Mais ce passeport avait la couleur d'un sang séché. C'était le prix de sa trahison.

— Gardez votre argent, dis-je en posant l'enveloppe sur le rebord de la cheminée, dangereusement près des flammes. Et gardez votre liberté de papier.

Le visage d'Éléonore se décomposa. La porcelaine se fêla.

— Vous êtes folle. Vous choisissez l'expulsion.

— Je choisis l'effet secondaire, répliquai-je.

Je tournai le dos à l'empire des von Wattenwyl. En franchissant le portail, la ville m'accueillit avec sa rudesse. Genève était une aquarelle de gris bleutés sous une pluie fine. L'air vif me fit l'effet d'une caresse. Je marchai vers le lac. Je l'aperçus de loin, silhouette solitaire sur le Pont du Mont-Blanc. Adrien. Mon mari de papier, devenu mon ancrage de chair.

Le bruit de la ville s'évanouit. Lorsqu'il se tourna vers moi, je vis une vulnérabilité si pure qu'elle m'en coupa le souffle.

— Tu es venue, murmura-t-il, sa voix de velours râpé vibrant dans l'air humide.

— Ta mère a essayé de me traduire dans sa langue, Adrien. Elle m'a offert le monde pour que je renonce à toi.

Il se tendit. Je fis le dernier pas. L'odeur de la pluie se mêlait à la sienne : bois de santal et tabac froid. Je posai ma main sur sa joue. Sa peau était fraîche, mais la chaleur qui s'en dégageait était une promesse.

— J'ai réalisé que je préférais être une sans-papiers à tes côtés qu'une reine dans un palais vide. J'ai choisi nous.

Il ferma les yeux, s'appuyant contre ma paume. Puis, il m'attira contre lui. Le contact fut un court-circuit. Sous mes doigts, je sentis le grain de son derme, la texture brute de sa peau. Un frisson parcourut ses bras quand je l'effleurai, une réaction physique si violente qu'elle trahissait son besoin de moi.

— On perd tout, Sana, souffla-t-il contre mes cheveux. On va être des parias.

— Nous serons des parias libres. Changeons la définition du mot "tout". "Tout", c'est ce qu'on refuse de perdre.

Il m'embrassa sur ce pont, sous les yeux d'une ville qui allait bientôt nous rejeter. C'était notre premier acte de suicide social, une insurrection charnelle contre les formulaires et les lois.

Nous quittâmes le pont pour nous réfugier dans son appartement discret de la Vieille-Ville, loin des regards. Une fois la porte close, l'obscurité devint notre seule alliée. Adrien ne ralluma pas les lumières. Il s'approcha, retirant son manteau avec une insouciance nouvelle. Dans la pénombre, sa proximité était une brûlure.

Je passai mes mains sous sa chemise, cherchant la réalité de son corps. J'avais passé ma vie à trahir les langues pour les rendre intelligibles. Avec Adrien, je n'interprétais plus ; j'incarnais. Il était l'original, sans glose, sans note de bas de page.

Il me prit le visage entre les mains, ses doigts rugueux glissant sur mon cou, déclenchant une onde de choc qui fit chanceler mes certitudes. Je sentais la force de son étreinte, la rugosité de ses paumes contre mon dos, et surtout, ce frisson qui le secouait chaque fois que ma peau rencontrait la sienne. Ce n'était plus une transaction, c'était une fusion.

— Je ne te laisserai jamais, murmura-t-il, ses lèvres frôlant mon oreille. Même si le monde entier devient un tribunal.

Il m'embrassa, et ce n'était plus le baiser poli d'un contrat signé, mais un baiser de commencement de vie. Ses lèvres étaient chaudes, salées par la pluie, portant en elles tout le désespoir de nos mois passés et l'espérance de nos heures à venir. Je sentais le battement erratique de son cœur contre mes propres côtes, un rythme que l'on ne pouvait consigner dans aucun rapport.

Le lendemain, l'aube glissa ses doigts de nacre sous les rideaux. Je sentais la chaleur d'Adrien contre moi, une présence solide. Dans cette lumière incertaine, le pli d'Éléonore ne semblait plus qu'un déchet. Le luxe, le vrai, ce n'était pas la validité d'un visa, c'était le droit de poser ma tête sur son épaule sans avoir à justifier ma légitimité.

Adrien s'éveilla, ses doigts cherchant instinctivement ma main.

— Ils vont tout nous prendre, Sana.

— Nous serons enfin nous-mêmes. Est-ce que tu n'es pas fatigué de porter ce costume d'héritier ?

Il se rapprocha, nos fronts se touchant.

— Ma mère a oublié une chose : les plus belles découvertes sont souvent des effets secondaires. Nous sommes cette erreur dans son équation parfaite.

Il sourit, d'un sourire qui lui montait des profondeurs. On ne pouvait pas rester neutre face à l'amour. C'était une prise de parti, un risque absolu. Dans cette petite pièce de Genève, nous avons créé un univers dont nous étions les seuls souverains. Un univers où la seule loi était celle de la tendresse, où le seul passeport était le regard de l'autre.

L'insurrection continuait, douce et implacable. Nous étions devenus notre propre asile. Le monde pouvait bien exiger des preuves, nous étions la preuve vivante que l'humain survit toujours à l'administration. Je savais que ma plus belle traduction resterait à jamais celle de son amour, un texte sans fin, écrit à l'encre de notre propre vérité.

# Chapitre 19

## Pièce n°19 : Avis de perquisition

Le silence de l'aube à Genève possède une texture particulière. C'est une étoffe de soie grise, lourde et humide, qui étouffe le cri des mouettes sur le Léman et camoufle le bruissement des billets de banque qui changent de mains dans l'ombre des coffres-forts. Ce matin-là, le silence n'était pas une paix, mais une apnée.

Je m'étais réveillée quelques secondes avant que la première botte ne heurte le pavé devant l'immeuble. Mon corps, entraîné par des années d'alerte et d'exils, savait lire les vibrations du sol bien avant que l'oreille ne perçoive le son. Dans la pénombre de la chambre, l'air saturé de bois de santal et cette odeur de linge frais, presque clinique, qu'Adrien laissait dans son sillage, me parurent soudain d'une fragilité de verre.

Je tournai la tête sur l'oreiller. À côté de moi, Adrien dormait encore, mais son sommeil était une bataille. J'observai la courbe de son épaule, cette ligne de force et de vulnérabilité qui m'avait tant fascinée dès le premier soir. Il était l'héritier d'un empire de marbre, un homme dont le cœur avait été cryogénisé par une éducation où l'émotion était une faute de gestion. Et pourtant, dans le creux de son cou, je voyais battre une artère, un rythme désordonné, humain, qui trahissait tout ce que ses lèvres se refusaient à dire. Pour moi, chaque contact était une traduction. Je ne voyais pas seulement un homme ; je décodais un paysage de cicatrices invisibles. J'avais passé ma vie à interpréter les langues des autres, mais son silence était le dialecte le plus complexe qu'il m'ait été donné d'étudier.

Soudain, le carillon de l'entrée déchira la soie de l'aube. Ce n'était pas le tintement discret d'un visiteur matinal. C'était un glas. Sec, autoritaire, bureaucratique.

Adrien ouvrit les yeux. En un instant, le voile du sommeil se dissipa pour laisser place à ce masque de marbre qu'il portait comme une armure. Mais je vis le passage. Je vis la panique éclairer ses prunelles avant que l'acier ne reprenne le dessus.

— Ils sont là, murmurai-je.

Ma voix n'était qu'un souffle, un froissement de papier de soie. Je sentis le froid de la pièce s'engouffrer sous les draps. Ce n'était plus notre chambre, ce n'était plus notre refuge secret. C'était devenu une scène de crime administrative.

Lorsqu'on arriva dans le salon, la porte était déjà franchie. Des hommes en imperméables sombres envahissaient l'espace, apportant avec eux l'odeur de la pluie et une fatigue de prédateurs. Le commissaire Moretti ne nous regarda pas tout de suite. Il parcourait la pièce, notant les détails : les deux tasses posées sur le buffet, le désordre des livres sur la table basse. Tout ce que j'avais minutieusement mis en place pour « faire vrai » et qui, soudain, me semblait d'une vérité brutale.

— Monsieur V. Madame A. Je suis au regret de troubler votre quiétude.

Je plongeai mon regard dans celui du commissaire. Il cherchait une faille, un aveu dans le tressaillement de mes paupières, mais il ne trouva que les vestiges d'une peur que j'avais déjà abandonnée sur le parquet ciré. Ma peau ne traduisait plus la fuite ; elle scandait mon insurrection.

À ce moment précis, le téléviseur de la cuisine, resté allumé sur une chaîne d'information, diffusa un bandeau rouge sang. Les mots défilèrent, violents : « SCANDALE BIO-GENÈVE : DES TESTS CLINIQUES FALSIFIÉS. LA BANQUE V. & ASSOCIÉS SOUPÇONNÉE. »

Le monde de cristal d'Adrien vola en éclats. Je sentis l'onde de choc traverser mon

mari. Ce n'était plus seulement notre mariage qui était sur le gril, c'était tout son être. Je m'approchai de lui, bravant les regards des policiers, et posai ma main sur son avant-bras. La chaleur de son contact fut une décharge électrique. Adrien ne se recula pas. Au contraire, il sembla s'appuyer imperceptiblement contre moi. À cet instant, devant les agents qui fouillaient déjà les tiroirs, nous cessâmes de jouer. Le contrat n'existait plus. Seule restait cette union des mains, le seul mensonge que nous n'avions pas eu besoin de répéter.

— Je n'étais pas au courant pour Bio-Genève, Sana, murmura-t-il, ses yeux plongés dans les miens, cherchant une absolution qu'il ne pensait pas mériter.

— Je sais, répondis-je. Je lis en toi, Adrien. Tu es un homme de glace, mais tu n'es pas un assassin.

Les policiers commençaient à vider les étagères. Le bruit du papier froissé résonnait comme des coups de feu. Je vis une policière saisir mon journal intime — celui où j'écrivais mes désirs pour cet homme qu'il m'était interdit d'aimer. Moretti s'approcha d'un pas lent.

— On nous a dit que votre mariage était une transaction, Madame. Une manière de rester sur le territoire. Une belle synergie, n'est-ce pas ?

— Vous cherchez des preuves, Commissaire ? Cherchez dans les marges. Cherchez dans ce qui n'est pas écrit. Parce que ce que vous voyez ici n'est pas un dossier. C'est une vie.

Le salon fut bientôt méconnaissable. Les tableaux décrochés, l'intimité étalée, étiquetée. Je sentis une nausée monter. C'était le retour du silence imposé, de la machine administrative sans visage. Mais cette fois, je n'étais pas seule. Je serrai la main d'Adrien plus fort. C'était une résistance sensorielle contre la froideur du monde. Ils pouvaient prendre les papiers, ils pouvaient geler les comptes. Ils ne

pouvaient pas effacer l'odeur de sa peau sur la mienne.

— Ils vont nous briser, murmura-t-il contre mon oreille, tandis qu'un officier emportait nos derniers secrets.

— Ils vont briser les murs, Adrien. Mais nous sommes déjà dehors.

Le claquement de la portière du fourgon de police fut un couperet, une lame de guillotine en acier froid qui trancha net le dernier lien physique nous unissant encore. À l'instant où le métal verrouilla notre séparation, le silence qui s'installa ne fut pas une absence de bruit, mais une présence étouffante. Dans l'obscurité du véhicule, l'odeur d'Adrien flottait encore sur mon écharpe — ce mélange de santal et de papier ancien. C'était mon seul talisman.

Au poste, l'air changea. Ce n'était plus l'humidité du lac, mais l'odeur de la méfiance : café rassis et désinfectant. On me conduisit dans une pièce exiguë, sous un néon grésillant. Je m'assis, mes mains jointes sur la table en Formica dont le contact glacial me fit tressaillir.

L'enquêteur entra et posa un dossier épais devant moi. C'était nous, reliés par des agrafes. Nos photos de mariage, les rapports de surveillance où nos corps évitaient de se frôler pour ne pas trahir l'incendie qui couvait.

— Parlez-moi de la nécessité financière de ce mariage, commença-t-il d'un ton monocorde.

Ma gorge était un désert de sable. Je repensais à ce soir-là, où Adrien m'avait regardée avec une telle détresse que le mot « contrat » s'était transformé en « refuge ». Comment expliquer que l'argent n'avait été que l'allumette, mais que le feu, lui, était d'une tout autre nature ?

— Ce n'était pas de la finance, murmurai-je enfin. C'était de l'oxygène.

Je fermai les yeux et j'appelai Adrien en moi. Je me concentrai sur la texture de son chandail de cachemire contre ma joue. Nous n'avions pas eu besoin de dictionnaires. Nos corps parlaient une langue faite de pressions et de soupirs, des déclarations d'indépendance que nulle loi ne pouvait prévoir.

Soudain, la porte s'ouvrit violemment. Le visage de mon interrogateur se décomposa. Le scandale Bio-Genève emportait tout sur son passage. Je me sentis d'une force inouïe. Peu importait le verdict des juges ou la morgue de sa mère, Éléonore. Dans cette salle sans âme, je n'étais plus la requérante d'asile tremblante. J'étais une insurrection.

Je fixai l'enquêteur droit dans les yeux. Ma peau ne traduisait plus la peur ; elle scandait mon défi.

— Vous cherchez un crime ? Mais le seul crime ici est d'avoir cru que l'on pouvait mettre un prix sur le souffle d'un être humain. Adrien ne m'a pas achetée. Il m'a reconnue. Et je l'ai reconnu en retour. Si c'est cela que vous appelez une fraude, alors perquisitionnez chaque cœur dans cette ville.

Le silence qui suivit fut dense, chargé de tout ce que nous avions construit en secret. Un homme en costume entra, blême.

— Monsieur de Valmont demande à vous voir. C'est irrégulier, mais les circonstances...

Je me levai, le port de tête altier. En marchant dans le couloir, je sentis chaque pore de ma peau s'éveiller. Je savais que ce qui nous attendait n'était pas la paix, mais une bataille. Nous allions perdre nos titres et notre place dans cette cité de marbre. Mais en avançant vers la silhouette d'Adrien au bout du corridor, je compris que nous

avons gagné la seule chose qui vaille : la fin de la solitude.

Je le vis. Ses cheveux en bataille, son regard fiévreux. Il n'y eut pas de mots. Il fit un pas vers moi, et malgré les protestations des hommes en uniforme, il me prit dans ses bras. C'était un contact absolu. La chaleur de son corps fut un incendie bienfaiteur qui brûla les dernières traces de l'hiver administratif. Je plongeai mon visage dans son épaule, respirant son odeur, cette ancre qui me rattachait à la vie. Ses mains se perdirent dans mes cheveux, me serrant comme si j'étais le dernier rivage.

À cet instant précis, sous la lumière crue du Palais de Justice, nous étions enfin libres. Le contrat était rompu. L'amour venait de prendre le pouvoir.

Dans ce baiser qui scellait notre ruine sociale, je compris que Genève ne serait plus jamais une prison. Elle était devenue le décor d'une épopée intime. Le temps ne se comptait plus en mois. Il se comptait en éternités partagées, dans chaque souffle, dans chaque frisson. L'enquête ne faisait que commencer, mais pour nous, le verdict était déjà tombé : nous étions coupables d'humanité dans un monde de chiffres, et cette condamnation était la plus belle des récompenses.

# Chapitre 20

## Pièce n°20 : Arrêté de déchéance de nationalité

**\*\*ÉLÉMENT DE PREUVE N°20\*\***

**\*\*RÉPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE\*\***

**\*\*Département de la sécurité, de la population et de la santé (DSPS)\*\***

**\*\*Office cantonal de la population et des migrations (OCPM)\*\***

\*Objet : Notification de retrait du permis de séjour et constat de nullité du mariage pour cause de fraude.\*

\*Date : 14 novembre.\*

\*Destinataires : Mme Sana [NOM CAVIARDÉ] et M. Adrien de [NOM CAVIARDÉ].\*

« Attendu que les éléments recueillis lors de l'enquête administrative, notamment les divergences relevées lors des auditions séparées et les rapports de surveillance du Service des Étrangers, tendent à démontrer que l'union célébrée le 12 mai n'avait pour autre but que de soustraire Mme Sana à une mesure d'éloignement du territoire suisse. Attendu que l'article 120 al. 4 du Code Civil prévoit l'annulation d'un mariage visant à éluder les lois sur l'admission et le séjour des étrangers. En conséquence : Le permis de séjour de Mme Sana est révoqué avec effet immédiat. Un délai de 48 heures est imparti pour quitter le territoire. Parallèlement, le Conseil d'Administration de la Banque de Crédit Privé Genevois informe M. Adrien de sa déchéance de tout mandat représentatif pour atteinte à l'honneur de l'institution. »

\*\*\*

Le silence qui suivit la lecture de ce document n'était pas une absence de bruit, mais

une matière épaisse, une sorte de brouillard gelé s'engouffrant dans les boiseries précieuses du bureau de la rue de la Corratèrie.

Sana fixa la feuille. Pour la linguiste qu'elle était, les mots avaient toujours été des passerelles. Ici, ils étaient des couperets. « Fraude ». « Nullité ». « Éloignement ». Elle perçut l'odeur de l'encre fraîche, cette fragrance chimique et froide qui lui rappelait le goût métallique de la peur qu'on éprouve dans les couloirs des préfectures. Sous ses doigts, le velours du fauteuil lui parut soudain agressif, comme si le mobilier même de cette ville la rejetait. Au mur, le tic-tac de la pendule neuchâteloise battait comme un compte à rebours implacable.

— Sana.

La voix d'Adrien était fêlée. D'ordinaire lisse comme un cristal poli, elle portait aujourd'hui le craquement d'un glacier millénaire qui s'effondre. Il ne regardait pas l'avocat, il ne regardait pas le dossier. Il la regardait, elle. Son éducation genevoise — cette armure de retenue et de distances calculées — volait en éclats.

Elle tendit la main. Sa peau à lui était glacée. C'était l'homme de l'empire, l'héritier du marbre, et pourtant, à cet instant, il tremblait. Ce n'était pas la peur de perdre ses privilèges, mais le séisme d'un homme réalisant que son monde n'était qu'un désert de papier, et que la seule oasis qu'il ait jamais trouvée venait d'être décrétée « illégale ».

— Ils ont lu nos vies comme un bilan comptable, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle. Mais avec toi, Adrien, je sors enfin de la parenthèse. Je ne suis plus une glose en bas de page de ta vie, je deviens le texte principal.

Adrien serra ses doigts. Ce contact était une insurrection.

— Je n'ai jamais été aussi vivant que depuis que je suis un « fraudeur », dit-il, les yeux brûlants.

Il se leva, ignorant l'avocat qui bégayait déjà des procédures de recours. Il s'approcha d'elle et posa ses mains sur ses épaules. La chaleur de ses paumes traversa le tissu fin de sa robe, infusant en elle une force vitale.

— Ils nous retirent tout pour nous rendre à notre nudité, continua-t-il, sa voix s'affermissant. Mais on ne peut pas déchoir deux cœurs qui se sont reconnus.

Ils quittèrent le bureau, traversant le couloir aux portraits d'ancêtres austères qui semblaient détourner le regard. Dans l'ascenseur en acajou, Sana vit leurs reflets : un couple traqué, mais d'une beauté sauvage. Elle se pressa contre lui, écoutant le tambour de son cœur sous la veste de costume.

— Tu as peur ?

— J'ai le goût du sel et de la peur dans la bouche, avoua-t-elle. Mais avec toi, je ne suis plus une traduction. Je suis l'original.

Lorsqu'ils franchirent le seuil de la banque, le vent de novembre gifla leurs visages. Le bitume mouillé brillait sous les réverbères comme une peau de serpent. Adrien l'enveloppa dans son long manteau de laine et la guida vers la voiture.

La portière de la berline se referma dans un bruit mat, définitif. À l'intérieur de cet habitacle feutré, le silence devint un linceul de soie. Adrien ne démarra pas tout de suite. Ses mains, autrefois si sûres pour signer des contrats de millions, agrippaient le cuir du volant.

Le trajet vers le lac fut court, mais marqua leur passage de l'onde de choc à l'acceptation. Sur le toit, la pluie commença à tomber, un bruit percussif, régulier, qui soulignait le calme étrange qui s'emparait d'eux. Ils s'arrêtèrent près d'une petite crique, là où les arbres penchent leurs branches nues sur les eaux sombres du Léman.

Adrien coupa le moteur.

— J'ai passé ma vie à habiter des palais vides, Sana. À parler une langue morte. Tu es la première personne qui m'a parlé sans passer par le filtre de l'utilité. Si perdre mon nom est le prix pour garder ton odeur, alors c'est le marché le plus rentable de ma carrière.

Il se tourna vers elle. Leurs regards se croisèrent, un choc silencieux. Sana sentit une larme glisser sur sa lèvre, salée et libératrice. Adrien la cueillit du bout des doigts avant de ramener son visage vers le sien.

Ce ne fut pas un baiser de cinéma. Ce fut une respiration artificielle donnée à un homme qui se noyait dans son propre or. C'était une transfusion de vie, électrique, désespérée, une urgence de peau contre peau pour se prouver qu'ils n'étaient pas encore des fantômes administratifs. Sana sentit la rugosité de sa barbe, la chaleur de sa langue, et ce lien organique, plus solide que tous les traités, qui les unissait dans leur chute héroïque.

— Quarante-huit heures, murmura-t-elle contre ses lèvres.

— Non, répondit Adrien, son souffle brûlant contre sa joue. Ils nous donnent quarante-huit heures pour commencer à vivre ailleurs. Ailleurs que dans leurs dossiers. Ailleurs que dans leurs attentes.

Dans cet habitacle sombre, ils venaient de signer leur propre traité de paix, écrit à l'encre de leurs désirs. La déchéance était consommée, mais pour Sana et Adrien, elle ressemblait à une naissance. Ils n'étaient plus personne pour l'État, ils étaient tout l'un pour l'autre.

Adrien remit le contact. La voiture s'élança dans la nuit, s'éloignant des lumières cliniques de la ville. Sana s'adossa au siège, fermant les yeux sur le passé. Elle

savourait l'odeur du futur — un mélange de pluie, de bitume et de la peau d'Adrien.  
Elle était enfin arrivée chez elle, dans la grammaire secrète d'un homme qui avait osé  
tout perdre pour la trouver.

# Chapitre 21

## Pièce n°21 : Le Suicide Social

**\*\*PIÈCE N°21 : Procès-verbal de renonciation à l'appel et déclaration d'aveux spontanés.\*\***

**\*\*DATE : \*\*** 14 novembre.

**\*\*LIEU : \*\*** Tribunal de Première Instance, Genève.

**\*\*PRÉSENTS : \*\*** Maître de Vallier, M. Adrien V., Mme Sana V., Mme Éléonore V.

**\*\*OBJET : \*\*** Notification de clôture de la procédure d'enquête matrimoniale n°442-B.

**\*\*TRANSCRIPTION : \*\*** \*« Je, soussigné Adrien V., déclare par la présente renoncer à toute forme de recours concernant la validité de mon union. Je confirme que les motifs initiaux étaient d'ordre contractuel. Par ailleurs, je joins les preuves de malversations cliniques concernant les laboratoires familiaux. »\*

**\*\*SIGNATURE : \*\*** Nette, trop calme, contrastant avec le chaos à venir.

\*\*\*

Le silence qui suivit la dépose du stylo sur le bois précieux n'était pas un vide, mais une matière dense qui pesait sur mes épaules. Dans cette salle aux boiseries sombres, le temps s'était cristallisé. J'écoutais le tic-tac de la pendule murale, chaque seconde tombant comme un couperet sur l'arène de nos vies.

Je tournai lentement la tête vers Adrien. Son profil, d'ordinaire si lisse, semblait s'effriter. Il y avait dans sa mâchoire une fracture qui n'était plus celle de l'arrogance, mais celle de la délivrance. Pour la première fois, il ne sentait plus le parfum coûteux qu'il portait comme un bouclier. Il sentait l'homme. Il sentait le sel, la sueur légère de l'angoisse et cette odeur de pluie qui précède les orages.

C'était un suicide social orchestré en plein jour, sous les néons blafards de l'administration.

— Sana, murmura-t-il.

Sa voix n'était plus celle de l'héritier. Ce simple prénom, dans sa bouche, était une prière. C'était l'aveu de tout ce que nous n'avions pas eu le droit de nous dire dans l'intimité de notre appartement de la rue des Granges, ce musée de verre où nous jouions à être époux. Il posa sa main sur la mienne. Ses doigts cherchèrent les miens, s'y entrelacèrent avec une maladresse désespérée. La chaleur de sa peau luttait contre le marbre glacial du tribunal.

— Je refuse de continuer à mentir, déclara-t-il, et sa voix résonna comme un coup de canon. Ce mariage a commencé comme une fraude. Un arrangement pour mon héritage et pour son permis de séjour.

À ma droite, j'entendis le craquement sec d'un éventail. Éléonore. Je visualisais son visage : un masque de marbre de Carrare. Pour elle, Adrien venait de commettre le crime ultime : la vérité avant le patrimoine.

— Monsieur V., êtes-vous conscient des conséquences ? demanda le juge dont le visage semblait fait de parchemin jauni. Votre fortune sera saisie. Et pour Madame... son titre de séjour est lié à ce mariage. Elle sera frappée d'une expulsion immédiate.

Le mot claqua comme un fouet. Je sentis le froid de l'hiver genevois s'engouffrer dans mes poumons. Adrien se tourna vers moi, les yeux chargés d'une humidité transparente.

— Je n'ai plus rien, Sana. Rien d'autre que ce luxe... celui d'être enfin devant toi, sans rien à vendre. Si elle doit partir, je partirai avec elle.

Éléonore se leva, icône de tragédie grecque.

— Tu es un fou, Adrien. Tu sacrifies un siècle de labeur pour une fille qui n'existe même pas dans nos registres ?

— Elle existe plus que toi, mère. Elle sent, elle souffre. Elle m'a appris à écouter le bruit de mon cœur. Il bat enfin.

Le juge quitta la salle sans un mot. Éléonore sortit à sa suite, ses talons martelant le sol avec une violence contenue. Pour elle, nous étions déjà morts. Rayés de la carte.

Nous restâmes seuls au milieu de la salle immense. Adrien ne lâchait pas ma main. Il n'y avait plus de table d'audience, plus de lois, juste deux êtres mis à nu. Je portai sa main à mon visage. Sa peau était rugueuse, marquée par la tension, mais elle était la chose la plus douce que j'aie jamais connue.

— On va où, maintenant ? demanda-t-il d'une voix basse, presque enfantine.

— N'importe où, répondis-je dans un souffle. Là où les mots n'ont pas besoin d'être traduits.

Nous poussâmes les grandes portes de sortie. Le vent froid nous gifla, une morsure qui rappelait notre vulnérabilité, mais aussi notre incroyable présence au monde. Nous descendîmes les marches vers le lac. La ville de marbre s'effaçait derrière nous, laissant place à une terre inconnue.

Arrivés au bord de l'eau, le jet d'eau s'élançait vers le ciel comme une colonne de cristal blanc se brisant sous la bise. Adrien me prit les deux mains. Il me regarda comme s'il gravait chaque détail de mon visage dans sa mémoire.

— Je n'ai plus de maison, plus d'avenir tracé. Tout ce que je peux t'offrir, c'est cet

instant.

Je sentis une larme rouler sur ma joue, une perle de sel contenant tous les silences de mon passé. Il l'essuya du pouce.

— C'est tout ce dont j'ai besoin, Adrien. Juste nous.

Il m'embrassa. Ce n'était pas une effusion romantique orchestrée, c'était un baiser de terre promise. Il avait le goût de la liberté, un mélange de peur et de certitude. Nous étions ruinés, nous étions des parias. Mais pour la première fois, nous étions chez nous. Dans la chaleur de l'autre, dans cette vérité nue qui ne demande aucune traduction.

Le prologue se terminait ici, dans le froid sublime d'une liberté qui nous avait tout coûté, et qui, pour cette raison même, n'avait pas de prix.

# Chapitre 22

## Pièce n°22 : Billet de train aller-simple

**\*\*PIÈCE N° 22 : DOSSIER DE CLÔTURE – ADMINISTRATION CANTONALE DE LA POPULATION\*\***

**\*\*OBJET : \*\*** Billet de train aller-simple.

**\*\*PROVENANCE : \*\*** Guichet n° 4, Gare de Cornavin, Genève.

**\*\*STATUT : \*\*** Dossier classé pour « Disparition volontaire ». Sujets Adrien V. et Sana A.

\*\*\*

L'air de la gare de Cornavin avait ce goût de fin du monde et de commencement absolu. C'était un mélange âcre d'ozone et de métal froid, sous une pluie fine qui s'infiltrait là où les souvenirs commencent à geler. Sana serrait le petit rectangle de carton entre ses doigts gantés de laine. Ce n'était pas un billet de première classe ; il n'y avait ni blason ni sceau officiel. C'était une promesse d'anonymat. Pour la première fois de sa vie, elle ne traduisait pas une langue étrangère ; elle traduisait son propre destin.

Elle sentit la présence d'Adrien avant même qu'il ne pose sa main sur son épaule. C'était une certitude thermique. Il dégageait cette chaleur calme d'un foyer retrouvé après le blizzard. Autrefois, il sentait le luxe aseptisé ; aujourd'hui, il sentait le vent, le cuir usé de son vieux sac et cette note de cèdre, écho d'une forêt intérieure enfin dégelée.

Lorsqu'il lui tendit son propre billet, Sana remarqua que ses mains tremblaient légèrement. Ce détail la bouleversa plus que n'importe quelle déclaration. L'héritier

d'acier, l'homme des conseils d'administration, était en train de se fissurer. Ses cheveux, d'ordinaire si impeccablement lissés, étaient décoiffés par les courants d'air du quai, une mèche rebelle tombant sur son front.

— Tu es prête ? chuchota-t-il.

Sa voix n'était plus celle qui déclinait une identité devant un notaire. C'était un murmure de velours, une voix qui avait appris à douter, et donc à aimer.

— Je n'ai jamais été aussi prête, répondit-elle. Et pourtant, j'ai l'impression de ne rien savoir.

Ils marchèrent vers le quai n° 3. Le train attendait, exhalant des soupirs de vapeur. En montant les marches du wagon de seconde classe, Adrien jeta un regard aux banquettes de similicuir bleu délavé et esquissa un sourire incertain.

— C'est nettement moins ergonomique que les fauteuils de Coligny, murmura-t-il avec une pointe d'humour fragile.

— Au moins, ce siège ne te demandera pas de justifier tes dividendes, répliqua Sana en s'asseyant en face de lui.

Le train tressaillit, une lente vibration montant du sol jusqu'à leurs cœurs. Le paysage de la gare commença à défiler. Les horloges de précision suisse et les banques de verre s'effacèrent dans la brume. Adrien prit la main de Sana, ses doigts s'entrelaçant aux siens avec une douceur craintive. Ils étaient leur propre alphabet.

— Ma mère pense que nous partons vers le néant, dit Adrien, son regard s'égarant vers les sommets disparus. Pour elle, sans nom, on n'existe pas.

— Le néant est un luxe qu'elle ne peut pas s'offrir, Adrien. Elle est prisonnière de ce qu'elle possède. Nous, nous ne possédons plus que ce que nous sommes capables de ressentir.

Sana vit les larmes poindre dans les yeux d'Adrien, un dégel définitif. Il n'était plus un dossier, un actionnaire ou un mari de paille. Il était un homme exposé, vulnérable, magnifique.

— J'ai passé ma vie à être une étrangère, poursuivit-elle. Étrangère à ce pays, à ma langue, à moi-même. Et là, sur ce siège rêche, je me sens enfin chez moi. Parce que « chez soi », ce n'est pas un lieu, Adrien. C'est quelqu'un.

Le train s'engouffra soudain dans un tunnel, plongeant le compartiment dans une obscurité totale. Le monde extérieur disparut, laissant place à l'acuité des sens. Dans le noir, Adrien se rapprocha. Sana sentit son souffle chaud, l'odeur du café amer qu'il avait bu sur le quai, et la pression de ses paumes contre son visage.

— Je t'aime, dit-il.

C'était un mot nu. Sans contrat, sans caméra de surveillance, sans clause de confidentialité.

Sana ne répondit pas avec des mots. Elle se tendit vers lui et l'embrassa. Ce baiser avait le goût de l'aventure et du sel des larmes qui coulaient maintenant librement. C'était leur propre traité de paix, signé dans l'ombre d'un wagon anonyme, quelque part entre la Suisse et le reste de leur vie. Elle sentit la rugosité de sa barbe naissante contre sa peau, une sensation brute qui l'ancrait dans le présent.

Lorsqu'ils sortirent du tunnel, la lumière était différente. Plus dorée, plus vaste. Les frontières géographiques s'effaçaient devant la ligne invisible de ce qu'ils allaient devenir. Sana laissa sa tête retomber sur l'épaule d'Adrien. Elle ne cherchait plus à traduire ce qu'elle ressentait. Elle se contentait de le vivre.

Le rythme des rails devint un métronome apaisant, une mélodie de fer qui les

emmenait loin de la glace. Le billet de train, posé sur la tablette, brillait sous le soleil de l'aube. La pièce n° 22 n'était pas la preuve d'une fraude ; elle était le certificat de leur insurrection.

Le dossier était clos. Le silence de Genève était mort. Dans le balancement régulier du train, Sana ferma les yeux, bercée par le chant des roues sur l'acier, prête à s'éveiller dans un pays qui n'avait pas encore de nom, mais qui avait déjà un cœur.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Un An Pour Nous"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)